51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 31 2 AOUT 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète....... 18 fr. Edition partielle....... 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la couv. du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Le Jubilé de 1934-1935. — *Première Partie : Le gain du Jubilé :* 1° Généralités. 2° Conditions : *a)* générales, 497 ; *b)* particulières pour les situations spéciales, 499. — *Deuxième Partie : Pouvoirs spéciaux.* 1° Des confesseurs, 500. Des curés, 504.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — « De *Télémaque à Candide,* » d'après le livre de M. Albert Chérel, 505. — Comptes rendus bibliographiques : Cécile Jéglot, Aug. Valensin, 512.

PRÉDICATION

Pour la fête de l'Assomption. — I. La royauté de Notre-Dame, 417. — II. Le triomphe de la T. S. Vierge, 420. — III. La mort, la résurrection et le couronnement de Marie, 422. — IV. Marie, modèle de simplicité, 423.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — I Le prélude, 425.

Pour une bénédiction de cloches. — Rites liturgiques de la bénédiction et mission des cloches, 429.

PETIT COURRIER

Q. — Prière de m'indiquer un livre d'instructions sur les *Mystères du Rosaire.*

R. — Monsabré, *Petites méditations pour la récitation du Saint Rosaire,* in-16 de 528 p., 15 f., Paris, Lethielleux ; — P. Gondrand, *La couronne royale du Rosaire,* 2 vol. in-18 d'environ 400 p. chacun, 10 f., Paris, Beauchesne ; — Mgr Gay, *Entretiens sur les mystères du Saint Rosaire,* 2 forts vol. in-12, 28 f., Tours, Mame.

Q. — Je voudrais afficher chaque dimanche, au tambour de mon église, de grandes images se rapportant à la parabole de l'évangile de chaque dimanche. L'*Ami* pourra-t-il me donner quelques adresses où je pourrais me procurer ces illustrations ?

R. — Nous ne pouvons que recommander votre question à nos lecteurs, car personnellement nous ne connaissons rien.

Q. — Je vous prie de vouloir bien indiquer le libraire-éditeur où je pourrai trouver : 1° la Vie de S. Jean Bosco la plus récente, et si possible en un seul volume, et 2° la Vie du Père Marie-Antoine, à Toulouse ou ailleurs.

R. — Ad I. *Saint Jean Bosco,* par le P. Auffray, nouvelle édition dite de la Canonisation, in-8 carré de 600 p., avec portrait, 20 f., librairie Emmanuel Vitte, 3, place Bellecour, à Lyon.

Ad II. *Le Saint de Toulouse, Vie du P. Marie-Antoine,* par le P. Ernest-Marie, in-8, 18 f., libr. St-François d'Assise, 4, rue Cassette, Paris 6e.

Q. — Confiante dans vos appréciations, je me permets de vous demander le titre et l'éditeur d'un ouvrage mis au point et donnant les dernières décisions sur les us, coutumes et cérémonies liturgiques. Nous n'avons ici qu'un Le Vavasseur vieux de 20 ans.

R. — Prenez, pour rester dans le cadre du P. Le Vavasseur, l'ouvrage de son continuateur le P. Hægy : *Manuel de Liturgie et Cérémonial selon le rit romain,* 15e édition, 2 forts vol. in-12, 40 f., Paris, Gabalda.

Q. — Je serais heureux que vous puissiez m'indiquer une documentation : 1° sur l'Armée du Salut ; 2° sur St-Jacques de Compostelle et les fameux pèlerinages à Compostelle, dont tout le monde parle et sur lesquels je n'ai pu trouver aucun ouvrage.

R. — Ad I. Voyez, dans les *Etudes* du 20 août 1920, un article du P. H. du Passage sur William Booth, le fondateur de l'Armée du Salut, et dans le no du 20 juillet 1934 un premier article de Gaétan Bernoville sur l'activité présente de celle-ci à Paris ; — *Revue des Lectures* du 15 avril 1934, « les doctrines et les rites de l'Armée du Salut

sont incompatibles avec les doctrines et les rites de l'Eglise ». — Dans quelques semaines nous publierons un long article puisé aux sources et que nous avons en mains depuis plusieurs mois.

Ad II En 1909, M. l'abbé Camille Daux a publié chez Mame un vol. in-4° illustré, *Sur les chemins de Compostelle*, qui est épuisé. — Prenez Laurent d'Arce, *Sur les routes de Compostelle après la Grande Guerre*, in-12 de 300 p., 10 f., Avignon, Aubanel frères; — Emile Baumann, *Trois villes saintes*, in-18 de 268 p., 6 f. 50, Marseille, Editions Publiroc.

Q. — L'*Ami* pourrait-il me dire s'il existe une sainte *Yvonne* et si sa vie a été écrite? *Item* pour sainte *Rosemende*?

R. — Ad I. Nous ne connaissons pas de sainte Yvonne. Celles qui portent ce nom fêtent S. Yves de Bretagne, le 19 mai, ou S. Yves de Chartres, le 20 mai ou le 23 décembre.

Ad II. Nous ne trouvons qu'une Bienh. *Rosemunda*, mère de S. Ajoutre ou Adjuteur de Vernon-sur Seine, au XIIe siècle, fêtée le 30 avril. Voir la vie de son fils dans les *Acta Sanctorum*.

Q. — Pour donner chaque mois à la Messe des hommes une conférence sur N.-S. Jésus-Christ (sa personne, son enseignement, ses miracles, sa divinité, son œuvre, etc), quels ouvrages modernes l'*Ami* conseille-t-il comme étant les mieux appropriés à ce but?

R. — Etant donné votre auditoire, prenez *L'Evangile du Paysan*, de l'abbé Prosper Gérald, 10 f., Paris, Beauchesne, — et le *Jésus-Christ connu, aimé, imité*, de l'abbé Poirine, 2 vol. in 12, 20 f., Paris, Lethielleux. — Voir ci-dessous, p. 246.

Collection des « Classiques Garnier. » *Auteurs grecs et latins*. — Volumes in-12 à prix divers. — Paris, Garnier frères.

La collection des classiques latins et grecs de la librairie Garnier est connue depuis longtemps. A l'exception de quelques volumes d'une traduction magistrale, elle sera entièrement renouvelée d'ici quelques années. Les traductions nouvelles ont été confiées à des maîtres dont la plupart appartiennent à l'Université et qui, au mérite indispensable de l'exactitude, qui consiste à rendre le texte dans son esprit, son mouvement et, pour tout dire, sa vie, joignent l'agrément d'ouvrages bien écrits, de telle sorte que la lecture de la traduction est par elle-même un plaisir littéraire.

Cette nouvelle édition comprendra tous les ouvrages inscrits depuis longtemps au catalogue de la librairie Garnier, et, tant pour les Grecs que pour les Latins, certains ouvrages qui n'y figuraient pas encore. Pour les auteurs latins, elle contiendra, outre la traduction, le texte même, comme le faisait d'ailleurs l'édition antérieure, mais avec une disposition nouvelle, le texte latin étant au verso des feuilles et la version française lui faisant face dans les mêmes caractères, plus grands que ceux de l'ancienne édition. Pour les auteurs grecs, elle continuera à ne donner que la traduction seule.

Cette Collection ne fait pas double emploi avec la célèbre collection Guillaume Budé (éditions des Belles Lettres), et répond à des besoins sensiblement différents. Les volumes, imprimés sur papier assez mince, soulagés de longues introductions et de tout appareil critique, sont d'un maniement commode. Les notes, surtout historiques et d'ailleurs assez nombreuses, sont rejetées en fin de volume. A ce sujet, M. l'abbé Petitmangin écrit très justement : « En un temps où philologues et linguistes semblent rougir un peu de la tradition du véritable humanisme français, on est heureux de saluer ces traductions élégantes et sûres, accompagnées de notes succinctes, mais suffisantes, qui permettent au grand public d'aborder les chefs-d'œuvre grecs et latins sans avoir à franchir une triple ligne de prolégomènes, ni à sauter les fils barbelés des apparats critiques. »

Les traducteurs ne sont pas tous des philologues professionnels. Ils n'en gardent que plus facilement contact avec la vie et prennent soin de ne s'exprimer qu'en termes accessibles à tous et sans heurter la construction française. Plusieurs sont d'anciens professeurs qui profitent des loisirs de la retraite pour pourlécher amoureusement la traduction de textes qu'ils ont longtemps expliqués. L'un d'entre eux, M. Bornecque, est passé maître dans l'art de la traduction et de l'exégèse cicéronienne.

Cette collection s'adresse au public le plus large et le plus mêlé. Elle a sa place marquée dans la bibliothèque de nos maisons d'enseignement. Et ce n'est pas seulement le professeur de littérature qui s'y référera, mais aussi celui d'histoire. A notre époque de « morceaux choisis » et d' « extraits, » elle aidera le premier à replacer un passage dans son contexte; à l'un et à l'autre elle fournira la matière de riches lectures. Aux élèves qui ne font pas de latin, elles feront du moins pressentir la valeur des « humanités anciennes. » « On va très loin, disait Gœthe, avec une bonne traduction, » et il citait l'exemple de Frédéric II qui ne savait pas le latin, mais qui possédait à fond son Cicéron, grâce à la traduction française. (Rappelons, en passant, à nos collègues de l'enseignement qu'ils trouveront, pour l'illustration de leur cours par les textes, de précieuses indications de lectures dans le *Manuel de la littérature grecque et latine* de Laurand, tome III (36 pages), et dans l'*Enseignement Chrétien*, 1919, p. 334 et 399; 1930, p 302).

Aux étudiants de licence, elle permettra une lecture cursive de nombreux textes grâce à laquelle ils se feront la main aussi bien dans le thème que dans la version.

Ces traductions usent en général du mot propre et réaliste. On fera donc bien de préparer ses lectures avant la classe et on ne laissera pas les volumes entre les mains des jeunes élèves (tel d'entre eux, Pétrone par exemple, devra être mis sous clef).

Ceci dit, signalons d'un mot les caractéristiques des onze derniers volumes parus.

CÉSAR. *La Guerre civile, suivie de la guerre d'Alexandrie*, traduction Maurice Rat, XVII 548 p., 3 cartes, 18 f. — Une brève introduction situe ces « Commentaires », moins connus et moins étudiés que ceux sur « la guerre des Gaules », dans la vie et l'œuvre de César, ensemble considérable de notes d'ordre géographique, historique et politique (60 p); en plus, traduction des passages de Plutarque (Vies de César et de Pompée) qui se rapportent à la guerre civile; remarques topographiques sur le siège de Marseille et la bataille de Pharsale, tableau chronologique des principaux événements, index onomastique. Lecture fort intéressante à faire sur le siège de Marseille.

SÉNÈQUE *Traités philosophiques*, traduction de François et Pierre Richard, tome II (seul paru), 457 p., 18 f. — Ce volume ne comporte pas d'introduction; celle-ci figurera en tête du tome I, en préparation. Les neuf traités qui composent ce recueil sont disposés dans l'ordre chronologique. Ce sont *La Providence*, *Petites pièces de vers*, *La Brièveté de la vie*, *Fantaisie sur la mort de Claude*, *La Clémence*, *Le Bonheur*, *La Constance du Sage*, *La Tranquillité de l'âme*, *La Retraite*. En tête de chaque traité, une notice d'ordre historique et littéraire. Texte soigneusement établi d'après les travaux les plus récents de l'érudition, entre autres l'édition des Belles-Lettres, due à MM Bourgery, Préchac et Waltz Rendra tout spécialement service aux professeurs et aux étudiants de philosophie. (L'un des auteurs, Pierre Richard, a écrit dernièrement le très curieux roman d'une classe d'enseignement secondaire : *Ma classe et moi*, 15 f., Paris, Perrin Les élèves de Première du lycée de Marseille ne doivent pas s'ennuyer).

MARC AURÈLE. *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel* d'ÉPICTÈTE et du *Tableau* de CÉBÈS, traduction nouvelle de Mario Meunier, 300 p., 12 f. — En tête une biographie courte (25 p.) mais substantielle. Le brillant humaniste et historien de la pensée antique qu'est M. Meunier montre la formation de Marc Aurèle et l'élaboration au jour le jour de ses *Pensées*, et met en valeur l'essence de la morale stoïcienne qui fut la règle de sa vie. On a eu raison de joindre aux *Pensées* le *Manuel* d'Epictète par Arrien, puisqu'il expose la doctrine du stoïcisme traditionnel. Quant au *Tableau* de Cébès (traduit d'après le texte de Dübner, publié par Didot en 1840), c'est une « allégorie des destinées de l'âme humaine », et il remonte d'après l'auteur au Ve siècle. La traduction est plus littéraire que celle de M. Trannoy (collection Budé), mais non moins fidèle.

(Voir la suite p. 246).

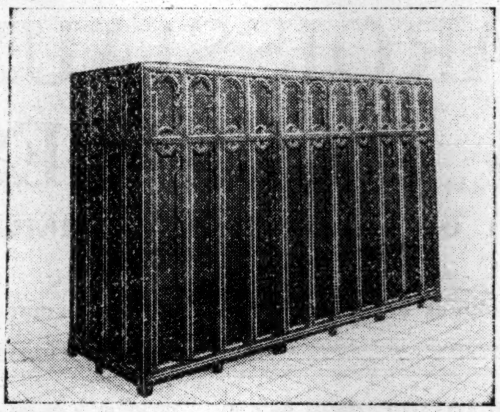
CHAUFFAGE DES EGLISES

ET SALLES D'ŒUVRES

par L'AEROTHERME "ETNA"

breveté S. G D. G. (air chaud pulsé)

NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
16 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
20.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 340 fr. pour 15 dimanches.

Peut se placer
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

— Prix à partir de 4.800 fr. — Grandes facilités de paiement —

Nombreuses références et attestations sur demande
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire par retour du courrier sans engagement.

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

VIN de VIAL

QUINA, SUC de VIANDE LACTO-PHOSPHATE de CHAUX

Le plus puissant des fortifiants.

INDISPENSABLE aux ANÉMIÉS CONVALESCENTS FEMMES ENFANTS et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon
36, Place Bellecour, 36
DANS TOUTES LES PHARMACIES.

LA HERNIE

n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

Fondée en 1830

Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

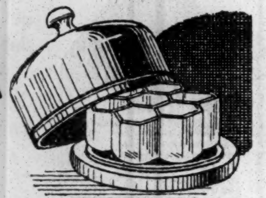
RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

HORLOGERIE. BIJOUTERIE. ORFÈVRERIE
Montres, Garnitures de Cheminée, Réveils
Médailles, Chaînes, Couverts de Table, etc.
Catalogue franco sur demande aux **Etablissements E. MUGLER** Fils, à Valence (Drôme) qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités et conditions spéciales avec crédit** au gré du client.

FAITES VOUS-MEME VOTRE **YAOURT**
AU PRIX DU LAIT AVEC
YALACTA
« Le gardien de votre santé »



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

Cave Coopérative
de l'Abbaye S^{t}-Michel, Gaillac (Tarn)
ŒUVRE des VINS de MESSE
(FONDÉE EN 1903)
Avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi et sous le patronage du Clergé de Gaillac.
CERTIFICAT DE CANONICITÉ JOINT A TOUTE FACTURE
Prix spéciaux à MM. les Membres du Clergé

Man^{re} de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1880
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & C^{ie}, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

Imprimerie Aimé CHADUC
17, Avenue Brillat-Savarin — BELLEY (AIN)

BULLETINS PAROISSIAUX ILLUSTRÉS

avec ou sans FONDS COMMUN

Catalogues et Spécimens gratuits sur demande

MANUFACTURE DE TAPIS D'EGLISES
ADAM & C^{ie}
AVIGNON
Echantillons franco sur demande
Remise actuelle de dix pour cent.

VITRAUX E. BRIÈRE

92 RUE DU P^{T} WILSON LEVALLOIS (SEINE)

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (X^{e}).

MANUFACTURE DE CARRELAGES CÉRAMIQUES
BOCH FRÈRES, à Louvroil-lez-Maubeuge (Nord).
Maison fondée en 1861 — R. C. Avesnes B 110
Tél. 75 MAUBEUGE — Télégr. BOCH MAUBEUGE
Carreaux en véritable grès cérame unis et dessins tous styles. — Faïence — grès vernissé — statues — tuyaux
Catalogues & devis gratis sur demande.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 ^{bis}, B^{d} des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 2 août 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Assomption. — I. La royauté de Notre Dame, 417. — II. Le triomphe de la T. S. Vierge, 420. — III. La mort, la résurrection et le couronnement de Marie, 422. — IV. Marie, modèle de simplicité, 423.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — I. Le prélude, 425.
Pour une bénédiction de cloches. — Rites liturgiques de la bénédiction et mission des cloches, 429.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LA ROYAUTÉ DE NOTRE-DAME

Salve, Regina !
Salut, ô Reine !

Mes frères,

C'est le cri qui jaillit des lèvres de l'Eglise et que, dans tous les siècles, ne cesseront de redire les générations humaines devant l'idéale vision de splendeur morale que Marie présente à nos yeux émerveillés.

Mais, bien avant l'Eglise elle-même, il me semble que la Trinité adorable, que Dieu lui-même formula cette salutation, quand l'incomparable chef-d'œuvre de sa droite, quand Notre-Dame, quand la Vierge Reine de son cœur, dont, de toute éternité, il portait l'image dans sa pensée créatrice, se présenta devant lui, toute resplendissante des perfections dont sa grâce l'avait parée.

Salve, Regina! Salut, ô Reine ! C'est le cri qui jaillit de nos lèvres à tous en cette fête de l'Assomption, anniversaire du jour où Marie fut couronnée Reine du ciel et de la terre.

Mais de quoi est faite cette royauté de Marie ? De trois traits : Marie est reine par sa *beauté*, par sa *puissance*, par sa *bonté*.

Et voilà ce que je voudrais vous dire.

I

Salut donc à vous qui êtes reine par votre beauté ! Ne dit-on pas : belle comme une reine ? Or, cette expression du langage populaire, l'Ecriture sainte elle-même semble vouloir l'autoriser et l'approuver : « *Specie tua et pulchritudine tua,* dit le prophète en s'adressant à la T. S. Vierge, *intende, prospere procede et regna !* Par le prestige conquérant et l'irrésistible attrait de votre beauté, ô Vierge sainte, levez-vous, avancez-vous et régnez ! »

Cette royauté de Marie n'est, en effet, qu'une participation aussi complète que possible à l'universelle et suprême royauté de Dieu. Mais l'Ecriture nous dit encore que Dieu n'aurait pas fait à Marie l'honneur de partager son sceptre avec elle s'il n'avait été ravi de sa beauté : « *Concupiscet rex decorem tuum !* » Aucune beauté créée n'est donc comparable à la vôtre, ô Vierge, et toute gloire humaine s'efface devant le « diadème de splendeur, *diadema speciei* » dont le prophète vous voit couronnée.

Mais, prenez-y garde, — l'Ecriture d'ailleurs nous en avertit — la beauté dont il s'agit ici n'est pas cette beauté matérielle, charnelle, extérieure, fragile, éphémère, qui se flétrit au souffle du temps et se dégrade avec la chute des années. C'est une beauté intérieure, spirituelle, morale : *omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.*

Salut donc à vous, qui êtes belle par l'immatérielle et impérissable beauté de votre âme !

Oui, salut à vous, qui êtes belle dans votre intelligence, tout irradiée de la lumière d'en-haut, sans qu'aucune ombre de doute, sans qu'aucun nuage d'erreur, sans qu'aucune scorie de mensonge en ternissent l'éclat ! Or, la loi de la lumière surnaturelle de la vérité, comme de la lumière naturelle du soleil, est de se propager en ligne droite. Et ceci nous explique qu'elle ne puisse cheminer à travers les replis tortueux de certaines âmes, mais ceci nous explique aussi qu'elle inonde de ses clartés toutes les avenues de l'âme de Marie. Nul n'a pénétré plus avant que vous, ô Vierge sainte, dans la connaissance des mystères de Dieu, ni S. Jean avec son regard d'aigle, ni S. Paul transporté au troisième ciel. Et comme l'intelligence qui connaît s'identifie avec l'objet connu, votre esprit nous apparaît donc transfiguré dans le rayonnement de ces réalités de l'au-delà, qui sont les seules réalités véritables.

Salut à vous, qui êtes belle dans votre volonté, si docile qu'elle n'a jamais opposé la moindre résistance aux ordres divins, et que, s'identifiant, elle aussi, avec la sainte volonté de Dieu, elle participe à son absolue perfection !

Salut à vous, qui êtes belle dans votre conscience, si élevée qu'aucune défaillance n'en a abaissé l'altitude, si loyale qu'aucune vilenie n'en a faussé la rectitude, si ferme qu'aucune lâcheté n'en a affaibli le courage !

Salut à vous, qui êtes belle dans votre cœur, si pur qu'aucune éclaboussure n'en a souillé le sanctuaire inviolé, si généreux que les élans de la charité la plus sublime en ont commandé et rythmé tous les battements !

Salut à vous, qui êtes belle dans votre âme, si ornée de tous les dons de la nature et de la grâce qu'elle représente, immédiatement au-dessous de l'humanité du Verbe fait chair, le chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut, si limpide qu'elle est le miroir sans tache où se réfléchissent tous les rayons de la splendeur éternelle et tous les traits de la beauté infinie !

Car c'est vous, ô Vierge, que les prophètes ont aperçue de loin, du haut des sommets de lumière où l'inspiration les transportait, et qu'ils ont proclamée « plus brillante que l'astre du jour,

plus douce que l'astre des nuits, plus terrible qu'une armée rangée en bataille, plus majestueuse que les cèdres du Liban, plus noble que les palmiers de Cadès, plus suave que les rosiers de Jéricho, plus gracieuse que les oliviers des champs ! »

Et c'est vous qu'à l'autre extrémité de l'horizon des âges, Jean, le disciple bien-aimé, saluait dans son extase de Patmos, en cette femme qui lui apparaissait debout sur les nuées, revêtue de l'éclat du soleil, le front couronné de douze étoiles, avec l'arc-en-ciel sous ses pieds.

En face de cette beauté, dont votre nom est le symbole, toutes figures de l'Ancien Testament, si admirables pourtant, ne sont que de lointaines ébauches. Le modèle c'est vous, ô Vierge sainte.

Eve, avec sa maternité universelle, n'est en réalité que la mère des morts, car ses enfants naissent avec la souillure originelle. La mère des vivants, c'est vous, ô Marie ! Et vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Sara, l'épouse fidèle de l'aïeul des générations ; Rébecca, l'épouse choisie du fils de la divine promesse ; Rachel, l'épouse préférée de l'héritier des bénédictions paternelles ; Esther, l'épouse chérie du grand roi ; Judith, la femme forte dont l'épée repoussa les assauts des ennemis du peuple de Dieu ; Débora, la prophétesse du verbe inspiré ; Abigaïl, l'économe vigilante et sage qui avait su mériter la confiance de David ; Respha, la mère courageuse qui demeura pendant quarante jours et quarante nuits, près des cadavres de ses fils crucifiés, pour écarter les oiseaux du ciel qui venaient dévorer leurs membres, jusqu'à ce qu'il plaise à la clémence royale de leur accorder les honneurs de la sépulture ; et, si nous sortons des ombres de l'Ancien Testament pour entrer dans le plein jour du Nouveau, Madeleine, la pénitente sublime et la contemplative ardente ; Marthe, la travailleuse active et dévouée ; et Claire d'Assise, la vierge à l'âme de lumière ; et Thérèse d'Avila, la vierge au cœur de feu ; et Thérèse de l'Enfant-Jésus, la délicieuse carmélite dont la vie et la mort exhalent comme un parfum de lis et de rose dont toute la chrétienté est embaumée ; toutes ne font qu'exprimer quelques-uns des aspects de la beauté totale qui ne se réalise qu'en vous, ô Marie ! Dans l'unité de votre perfection absolue et la plénitude des grâces dont, au témoignage de l'ange, vous êtes comblée, vous possédez toutes les qualités et tous les mérites qui se distribuent entre les autres. Vous avez le zèle intrépide des Apôtres, la constance des Martyrs, la piété des Pontifes, la science des Docteurs, la pureté des Vierges ! Dans l'ordre de l'excellence vous dépassez les esprits bienheureux eux-mêmes, et plus haut que les Dominations, les Principautés et les Puissances, plus haut que les Vertus et les Trônes, plus haut que les Chérubins lumineux et que les brûlants Séraphins, vous atteignez, nous dit magnifiquement S. Thomas d'Aquin, les frontières mêmes de la Divinité : *Fines Divinitatis attingit !*

II

Salut à vous, qui êtes reine par votre puissance !

Souveraineté universelle que la vôtre, et dont toute créature est vassale, et qui n'a d'autre limite que celle de Dieu !

De vous, ô Vierge, on peut dire ce que S. Paul a dit de votre divin Fils, qu'à « votre nom tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

Cette royauté s'exerce au ciel d'abord par la félicité et la gloire que la Vierge procure aux bienheureux.

C'est S. Augustin qui a dit qu'en couronnant ses élus, Dieu couronne ses propres dons. Rien de plus vrai. Les mérites que les saints ont acquis ici-bas et qui sont récompensés là-haut résultent des grâces qu'ils ont reçues et fait fructifier durant ce temps d'épreuve. Et, certes, ces grâces s'épanchent du Cœur de Jésus, source unique de tout bien ; mais elles passent par le cœur de Marie, Médiatrice universelle, qui les distribue à ceux à qui elles sont destinées. Et les saints qui en ont bénéficié en offrent l'hommage à sa souveraineté, dont les anges eux-mêmes se reconnaissent tributaires.

Ne savons-nous pas, en effet, que la Rédemption du Calvaire leur apporte un surcroît de félicité et que le sang rédempteur qui a rejailli jusque sur eux les empourpre d'une splendeur nouvelle ? Or la Vierge a coopéré à cette rédemption. Le Fils de Dieu, qui est aussi le sien, elle l'a offert pour la grande œuvre qu'il s'agissait d'accomplir et dont elle était la seule, avec Jésus, à prévoir et à vouloir les conséquences infinies. Bien plus, elle s'est offerte elle-même. Au sang du Christ elle a mêlé ses larmes, dans sa maternelle et douloureuse compassion. Et quand la mort eut achevé son tragique ouvrage, quand elle eut incliné la tête du Sauveur, éteint ses yeux, fermé ses lèvres, glacé ses membres, brisé son cœur, au pied de la croix, Marie est là debout, ostensoir sublime, pour recevoir entre ses bras et présenter au ciel et à la terre la Victime adorable qui les réconcilie et dont les plaies sacrées, toujours ouvertes, sont une source continuelle de gloire pour l'un et une source continuelle de miséricorde et de pardon pour l'autre. Et les anges, qui l'ont vue dans cette attitude, en ont gardé le souvenir, et, pour la remercier des magnifiques effets dont ils sont redevables à ce sacrifice auquel elle a pris part, ils ne cesseront de lui offrir l'encens d'une louange qui remplira toute l'éternité.

Ce n'est pas tout : Marie est si pure, si sainte, si parfaite, que les anges et les saints, à qui il est donné de la contempler face à face, en éprouvent une admiration et un ravissement qui s'ajoutent à l'extase dont les enivre la vision béatifique de l'essence divine et de l'humanité du Sauveur. Marie est leur reine par les délices dont les comblent sa présence et son voisinage.

Cette royauté s'exerce aussi sur la terre. Non

pas sans doute que la Vierge dispose du souverain pouvoir, mais les Pères de l'Eglise l'appellent la « toute puissance d'intercession, *omnipotentia supplex* », en ce sens que Dieu ne peut rien refuser à sa prière. Songez qu'il a sollicité sa coopération pour toutes les œuvres surnaturelles d'Incarnation et de Rédemption qu'il a accomplies ici-bas et qu'elle ne la lui a jamais refusée. La sainte volonté de Dieu, toujours généreusement acceptée, fut la seule règle de ses pensées, de ses sentiments, de ses affections, de ses désirs, de ses actes. Sa vie fut un holocauste, au sens le plus rigoureux du mot, en ce sens que la flamme de l'obéissance l'a consommée tout entière, ainsi que le feu consume le grain d'encens. Mais s'il est vrai, comme l'Evangile nous l'enseigne, que la mesure de notre crédit sur le Cœur de Dieu soit celle de notre fidélité à le servir, on comprend que la puissance d'intercession de Marie soit vraiment sans limite.

Le Père se penche avec une complaisance infinie pour écouter les prières de cette Fille qui fut toujours si parfaitement soumise à ses ordres.

Le Fils s'émeut à la voix de cette Mère dont l'amour l'a toujours entouré de tant de prévenances et de tant de soins.

Et l'Esprit-Saint ne saurait rien refuser à cette Epouse qui, selon le mot de l'Apôtre, ne l'a jamais contristé.

Il y a dans l'Evangile une scène étrangement suggestive où cette toute-puissance de la Vierge éclate en un jour saisissant. C'est à Cana. Notre-Seigneur sort de l'obscurité de la vie cachée et va, selon le mot du texte sacré, se manifester au monde. Or, c'est Marie qui sera l'instrument et l'intermédiaire de cette manifestation. « *Et erat Maria, Mater Jesu, ibi,* » souligne l'Evangile. « Marie, mère de Jésus, était là ». Au milieu du repas le vin vient à manquer. « Ils n'ont plus de vin », dit Marie à Jésus. — « Femme, que nous importe? mon heure de faire des miracles n'est pas encore venue, » répond le Sauveur. — « Faites ce qu'il vous dira, » déclare Marie avec une parfaite assurance en se tournant vers les serviteurs. Et le grand prodige s'accomplit. C'est ainsi, remarque Bossuet, que Notre-Seigneur, à la prière de sa Mère, devance l'heure de son premier miracle.

Et erat Maria, Mater Jesu, ibi. Et Marie, Mère de Jésus, était là. Cette parole, retenez-la bien. Elle ne s'applique pas seulement à la circonstance particulière qui l'a inspirée. Elle a une portée beaucoup plus haute. Elle formule un principe et une loi, la grande loi qui domine toute l'économie surnaturelle et qui veut que Marie soit présente à toute effusion des faveurs divines ici-bas. Car Dieu est logique dans ses desseins. Ses décrets, comme dit son prophète, sont sans repentance. Ayant voulu que nous recevions par Marie Jésus-Christ, l'auteur de toute grâce, il a voulu aussi que nous recevions toute grâce par Marie. Donc, à chaque fois qu'un pécheur se convertit et se réhabilite par le repentir, à chaque fois qu'un juste s'affermit dans la persévérance, à chaque fois qu'une intelligence enténébrée s'illumine par la foi, à chaque fois qu'une volonté défaillante se relève par l'espérance, à chaque fois qu'un cœur corrompu se régénère par la charité, à chaque fois qu'une conscience coupable se purifie par la pénitence, à chaque fois qu'une âme monte d'un degré dans la lumière, dans la vérité, dans la justice et dans l'amour, à chaque fois que la cause du bien remporte une victoire et que celle du mal subit un échec, à chaque fois qu'un malade est miraculeusement guéri, à chaque fois que nos prières sont exaucées, n'hésitons pas à le reconnaître et à le proclamer : Marie, Mère de Jésus, est là !

Cette souveraineté s'exerce aussi en purgatoire. Que d'intercessions la divine Reine multiplie en faveur de ces âmes ! Comme elle sait se faire leur avocate auprès de l'éternelle justice pour hâter l'heure de leur délivrance ! Quelle rosée de grâces elle répand afin d'adoucir et d'abréger leurs peines ! Avec quelle tendresse elle leur tend les bras pour les faire monter au ciel !

Cette souveraineté se manifeste en enfer même, où les malheureux qui sont là à jamais fixés dans le blasphème qui les torture, dans la haine qui les dévore, dans le désespoir qui les ronge, sont forcés de reconnaître et d'avouer qu'ils auraient été sauvés, s'ils avaient invoqué Marie.

III

Salut à vous, qui êtes reine par votre bonté !

C'est Bossuet qui a défini magnifiquement la royauté : « le pouvoir de faire du bien au peuple soumis ». Définition splendide et très juste, qui veut dire que, si la royauté emploie son pouvoir, non pas au service du bien, mais au service du mal, elle déroge, elle abuse, elle perd son nom, ses titres, ses droits, elle devient de la tyrannie. Or, ce pouvoir de faire le bien, nul ne l'a exercé comme Marie.

Elle est bonne parce qu'elle est pure. Les débauchés ne cherchent que la satisfaction égoïste de leurs convoitises, de leurs instincts, de leurs appétits, chez ceux auxquels ils se prétendent attachés. Seuls, les cœurs purs savent aimer, c'est-à-dire se donner et se dévouer.

Marie est bonne, parce qu'elle est mère. Qu'est-ce donc qu'une mère? C'est une générosité qui s'oublie et qui se sacrifie, c'est une tendresse, une douceur qui s'immole sans jamais compter ni se lasser. Et si, à ces traits, il faut reconnaître la mère humaine, que l'on a appelée le chef-d'œuvre de la nature, que dire de la divine Mère qui est le chef-d'œuvre de la grâce et que Dieu a pétrie et façonnée uniquement avec de la bonté?

Or, Marie est mère ! Et vous n'avez pas oublié en quelle circonstance elle a reçu l'investiture de cette fonction sublime.

Le Christ va mourir, et déjà, par le testament de la Cène, il nous a donné sa chair, son sang, son cœur dans l'Eucharistie. Par le testament du Golgotha, il va nous donner sa mère. Marie est

là, tout près de la croix. Jean s'y trouve aussi, de préférence à tout autre, parce qu'étant à la fois apôtre, évangéliste, martyr, pontife, docteur et vierge, il est la personnification la plus complète et la plus exacte de la grande famille chrétienne. « Femme, dit Jésus à Marie, voici votre enfant ! » « Enfant, dit-il à Jean, voici votre mère ! » La parole divine est essentiellement créatrice. Selon le mot de S. Augustin, « elle donne ce qu'elle promet, elle fait ce qu'elle commande » et, depuis le jour où il lui suffisait de dire : « Que la lumiè e soit » pour que la lumière fût, jusqu'au jour où elle dit : « Voici votre enfant, voici votre mère », elle n'a rien perdu de son efficacité souveraine. En pénétrant comme un glaive de feu dans l'âme de la Vierge, elle la dilatait aux proportions de sa maternité universelle, elle lui communiquait à l'égard de chacun de nous les sentiments et les dispositions d'une mère, et Marie nous enfantait tous dans son immense douleur. « Car, ajoute S. Augustin, s'il est vrai que nul n'est père comme Dieu, il faut ajouter que nulle n'est mère comme Marie » ; la maternité véritable, en effet, c'est la charité qui la produit, et le cœur de Marie, étant tout près de celui de Dieu, est tout charité !

O vous donc qui régnez surtout par la bonté de Dieu, du haut de ce Calvaire ensanglanté d'où vous dominez toute notre histoire, avez-vous entendu monter vers vous l'hymne que chantent les innombrables générations de vos sujets et de vos enfants ? « Réjouissez-vous, car votre virginité féconde vous a donné plus de fils que leur maternité n'en a donné aux autres femmes ! Levez la tête et que la joie illumine votre front, car la gloire du Seigneur a brillé sur vous ! Voici que les peuples marcheront à votre lumière et les rois à la splendeur de votre aurore ! Levez-vous et regardez, et que votre cœur se gonfle d'allégresse, voyez ces multitudes qui s'avancent : ce sont vos fils qui, de l'Orient et de l'Occident, accourent vers vous ! »

* *

Telle est la royauté de Marie, faite de beauté, de puissance et de bonté.

Invoquons-la donc avec confiance. Et vous, ô Marie, exaucez-nous ! Guérissez ceux qui souffrent dans leur corps, ô vous qui êtes « la santé des malades » ! Eclairez ceux dont les intelligences s'égarent dans la nuit du doute, ô vous qui êtes « l'étoile du matin » ! Aidez ceux dont la volonté succombe aux assauts des tentations, sur les rudes sentiers du devoir et de la vertu, ô vous qui êtes la « Vierge forte » ! Relevez ceux dont les cœurs saignent sous les coups des adversités et des épreuves, ô vous qui êtes « la consolatrice des affligés » ! Ayez pitié de ceux dont les consciences sont tenaillées par les lancinants remords, ô vous qui êtes « le refuge des pécheurs » ! Soutenez ceux qui défaillent sous le poids de la chaleur et du jour, ô vous qui êtes « le secours des chrétiens » ! Et après nous avoir ainsi guidés au chemin de cet exil, ô vous qui êtes « la porte du ciel », introduisez-nous dans la Patrie ! Ainsi soit-il.

II

LE TRIOMPHE DE LA T. S. VIERGE

Mes frères,

C'est autour d'un tombeau que l'Eglise rassemble aujourd'hui ses enfants. Chose étrange, pourtant ! je n'y vois rien de l'appareil qui accompagne d'ordinaire les cérémonies funèbres : ici, point de tristesse, point de larmes ; tout invite à la joie. Point de sanglots désolés : les airs s'emplissent de cantiques et d'harmonies toutes célestes ; point de lamentations désespérées : encore une fois le prophète pourrait s'écrier : « O Mort, où donc est ta victoire ? » Car ce tombeau est vide et la mort n'a pu retenir sa proie.

Ici, ce n'est pas une vie qui s'effondre, c'est un triomphe qui s'inaugure ; oui, c'est la Vierge Marie qui monte au ciel pour vivre avec Dieu et son Fils bien-aimé, pour y recevoir la couronne des Bienheureux, pour siéger sur un trône et devenir à tout jamais la Reine des anges et des hommes.

L'Assomption de la Sainte Vierge, m. f., se présente à nous tout à la fois comme la conclusion bien naturelle et en même temps comme le couronnement magnifique d'une vie de faveurs extraordinaires.

I

Privilégiée, oui, la Vierge Marie le fut, et je pourrais dire, dès avant sa naissance.

Vous savez ce qui se passa à l'origine du genre humain : comment, dans un vertige d'orgueil, l'homme perdit tout à coup, pour lui et pour toute sa race, les avantages dont Dieu l'avait libéralement pourvu. Vous savez aussi comment le Créateur, dans un excès d'amour, prit en pitié la détresse humaine et résolut de restaurer son œuvre par l'Incarnation du Verbe.

Mais il fallait un intermédiaire entre le ciel et la terre. Cet intermédiaire, ce sera Marie. Et déjà, dans le lointain des âges, le Seigneur se plaît à tracer l'esquisse de cette créature de choix dont, par la suite, la main des prophètes achèvera de fixer les traits. — « Voici, dit Isaïe, la Vierge concevant et enfantant son Fils et elle lui donne le nom d'Emmanuel. » — Sous le voile très ample de l'allégorie, le Cantique des Cantiques chante sa beauté sans tache devant qui toutes les autres s'effacent et dont Dieu seul sait apprécier les charmes. Après cela les poètes hébreux la célèbrent à leur tour comme la Sagesse éternellement engendrée du Père et ils annoncent son passage bienfaisant à travers le monde.

Aussi, m. f., quand les temps furent révolus, l'événement réalisa largement, et même mieux encore, les oracles antiques.

Dans une humble demeure, une petite enfant naquit : son berceau ne connut point l'éclat mondain ou le luxe que favorise la richesse ; mais si la terre l'ignorait, elle était l'élue de Dieu. Pour elle, il dérogea une fois à la loi qui régit tous les hommes : il la fit immaculée.

Que de grandeurs dans ce mot ! Que d'étonnants mystères ! Qui nous dira tous les trésors d'innocence et de sainteté dont son âme débordait ! Qui nous dira les merveilles de cette pureté incomparable ! Qui nous révèlera ce chef-d'œuvre de perfection ?

Ce chef-d'œuvre de perfection, Dieu le destinait, comme le dit le prophète, à servir de lieu de repos et d'habitation au Verbe éternel au jour de son Incarnation.

Immaculée dans sa conception, Marie fut aussi Mère de Dieu. Et ce titre, autant et plus que le premier, lui a mérité d'être proclamée bienheureuse par toutes les générations.

Marie Mère de Dieu ! Avez-vous réfléchi parfois, m. f., à tout ce qu'implique d'honneur le service que le Créateur réclamait de l'élue de sa droite ? Une créature qui reçoit et transmet au monde le Créateur de toutes choses ! Une humble femme qui met au jour le Maître tout-puissant de l'Univers ! Une vierge qui enfante le Saint des Saints !

Ce rôle éminent, Marie a su le remplir admirablement. Avec quelle joie inexprimable, vous l'imaginez sans peine, elle contemplait son Fils, penchée sur l'enfant qui lui souriait, et elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, comme s'exprime Bossuet, car c'étaient des baisers d'une mère vierge. Avec quelle tendresse elle le nourrissait de sa substance, avec quelle sollicitude elle écartait les dangers menaçant sa fragilité et l'entourait des soins que réclamait son infirmité !

Aussi, sous cette égide maternelle, l'enfant put croître en âge et progresser aussi en sagesse jusqu'à la formation en lui de l'homme parfait.

De la maternité divine, Marie connut donc toutes les joies ; mais, dans les desseins de Dieu, elle devait en connaître également et en épuiser toutes les angoisses, et parce que c'est la douleur qui élève et affine les âmes, parce que rien de grand ne se fait ici-bas qui n'ait pour base le sacrifice, Jésus voulut associer sa mère à son œuvre d'expiation ; il lui donna sa part, sa large part des souffrances rédemptrices.

On peut donc dire que la Passion du Christ fut, en une certaine mesure, la Passion de Marie. Toutes les épreuves du fils rejaillirent sur la mère. Elle fut en vérité la Mère douloureuse et elle peut prendre à son compte la parole de nos saints Livres : « O vous tous qui passez, regardez donc et dites s'il y a jamais eu douleur semblable à la mienne ! »

Et debout sur le Calvaire, elle répétait le *fiat* de l'Incarnation, sacrifiant à notre salut son amour maternel ; par là voici que sa Maternité divine se complète et s'achève du titre qu'elle reçoit de Mère de tous les hommes.

II

Vous le voyez, m. f., la Vierge Marie atteint des hauteurs qui défient toute appréciation humaine.

Et vous voudriez que cette femme qui n'avait pas contracté la souillure originelle payât pour elle la dette de la mort ? Vous voudriez que la Mère du Fils de Dieu subît le sort qui attend tous les hommes ? que cette merveille de grâces fût soumise à la terrible épreuve de la corruption ? En vérité, cette extrémité n'était digne ni de Dieu, ni de Marie. Le Fils de Dieu devait faire mieux pour sa mère et Marie méritait davantage.

Innocente comme son Fils innocent, elle avait supporté comme lui tous les maux de la condition terrestre. Comme lui aussi, elle devait mourir et comme lui consoler et encourager notre faiblesse en passant avant nous par ce chemin qui nous effraie.

Et en effet, quand elle eut poursuivi quelque temps encore sa vie dans le silence et l'obscurité, un jour vint où la divine charité qui dévorait son âme brisa pour toujours les liens de la chair ; alors, sans effort, dans un dernier sourire, l'âme quitta le corps sans en effleurer la paix inaltérable. Marie était morte ! morte non pas d'épuisement et de douleur comme nous mourons tous ici-bas : la Vierge sainte était morte, morte d'amour !

Aussi bien, cette mort ne devait pas durer plus que la nuit qui précède un beau jour. Comme Jésus, de son propre mouvement, s'était levé glorieux du tombeau, de même la Vierge Marie se leva sous l'effet de la puissance divine.

Regardez-la, m. f., imaginez-la telle et plus belle encore, si vous pouvez, que le pinceau des grands artistes nous l'a représentée ; elle s'élève sur les nuages rayonnante d'une clarté qui fait pâlir l'éclat des étoiles ; des anges l'escortent que sa beauté étonne et ravit. Voyez ce front pur, tout radieux de paix et de béatitude ; ses yeux immobilisés sur un être qui la charme et la captive ; ses lèvres souriant avec suavité à Jésus qui lui tend les bras.

Et elle monte, elle monte encore pour disparaître dans les splendeurs célestes. Elle monte, et déjà elle glorifie le Seigneur et répète à nouveau son *Magnificat* éternel.

* *

Tous les chrétiens, vous le savez, sont appelés par Dieu à une destinée sublime, elle aussi, quoique inégale à celle de la Vierge Marie. Enfants du péché, pécheurs eux-mêmes au cours de leur vie, il leur fait tout naturellement payer le tribut à la mort. Mais, quand leur corps, pendant un temps plus ou moins long, sera resté en contact avec la terre, un jour ils se retrouveront ressuscités, face à face avec Dieu. Telle est la foi de l'Eglise, telle est aussi la grande espérance du chrétien.

Combien cependant parmi nous, aujourd'hui encore, oublient cette superbe vocation ! Combien négligent la grande réalité et se repaissent d'ombres vaines ! Pour vous, m. f., Dieu vous a fait la grâce de mieux comprendre votre condition : bénissez sa Providence ; mais aussi préparez sans retard, préparez dès maintenant votre future montée au ciel. La route est tracée : Dieu

lui-même vous propose un exemple, Marie est votre modèle. Et n'allez pas dire que l'entreprise dépasse vos capacités. Ne l'oubliez pas : le secours vous est préparé. En même temps qu'un modèle, la Sainte Vierge est pour vous un puissant soutien.

Priez-la donc, priez-la aujourd'hui surtout, en ce grand anniversaire de son Assomption. Priez-la qu'elle vous anime davantage à marcher sur ses traces ; demandez-lui qu'elle vous aide dans le travail de votre quotidienne sanctification ; appelez-la au secours de votre faiblesse à pratiquer la vertu. Et ainsi, avec la grâce de Dieu, sous la protection de la T. S. Vierge, vos efforts seront couronnés de succès ; à travers les vicissitudes et les épreuves de votre existence terrestre, vous moissonnerez abondamment les mérites qui vous établiront un droit certain au bonheur sans fin de l'autre vie. Ainsi soit-il.

III

LA MORT, LA RÉSURRECTION ET LE COURONNEMENT DE MARIE

Gaudeamus omnes.
Réjouissons-nous tous.

Mes frères,

Telle est l'invitation que nous adressait tout à l'heure l'Eglise dans l'introït de ce jour. Invitation bien étrange à l'occasion d'un décès et en face d'un tombeau ! Ce sont plutôt des larmes que fait couler la mort et des sentiments de tristesse qu'évoque le souvenir de ceux que nous avons perdus. Et cependant c'est la joie que nous prêche l'Eglise en ce jour anniversaire de la mort de notre mère la T. S. Vierge. Dociles à sa voix, c'est par de joyeux carillons que nos cloches l'ont annoncé et c'est en habits de fête et pleins d'allégresse que vous venez le célébrer. Ah ! c'est que la mort des saints est le jour de leur naissance au ciel et que cette fête de l'Assomption est plus particulièrement la fête de la mort très douce de Marie et de son entrée triomphale en Paradis. Or la fête de la mère n'est-elle pas celle des enfants, surtout quand cette fête leur donne une puissante avocate près du trône de Dieu ?

I

« *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur super terram* » (II Reg., XIV, 14). Nous mourrons tous, ou plutôt nous mourons tous les jours ; nous passons, nous glissons sur la terre comme des eaux qui s'écoulent sans jamais remonter leur cours. L'homme naît, grandit ; les jours de sa vie se succèdent avec une fiévreuse rapidité ; déjà voici la vieillesse, tout pâlit pour lui, tout s'efface. Il voudrait s'arrêter, retourner en arrière : impossible, la mort est là qui l'attire et bientôt s'empare de lui. Telle est la loi commune, la loi inéluctable. Notre-Seigneur lui-même s'y est soumis.

La T. S. Vierge, qui n'est qu'une créature, mourra donc aussi, mais de quelle mort ? Quelle en sera la cause ? La maladie qui corrompt les chairs et détruit l'organisme ? Non pas, car la Vierge immaculée a porté dans son sein Celui qui est le sel de la terre et rend incorruptible tout ce qu'il touche. La douleur ? Non encore, car le glaive de douleur qui pendant trente-trois ans lacéra son cœur maternel aurait dû achever son œuvre au pied de la croix. En Marie, dit Bossuet, tout est surnaturel. Un miracle lui a donné son Fils et l'a rendue mère de Dieu ; c'est également un miracle qui lui rendra son Fils bien-aimé, sa vie toute pleine de merveilles sera couronnée par une mort toute divine. L'amour qui lui avait donné Jésus aura seul la force de séparer son âme de son corps pour la donner elle-même à son Jésus.

C'est donc l'amour et l'amour seul qui donna à Marie le coup de la mort, amour d'une mère pour son fils, d'une vierge pour son Dieu : « *ex duobus amoribus factus est amor unus.* » La nature avec ce qu'elle a de plus tendre et de plus vivace, la grâce avec ses effets les plus doux et les plus pénétrants concourent à faire de cet amour de Marie pour son Fils le plus fort qui ait jamais été. Aussi, après l'Ascension, peut-elle dire aux saintes femmes : « *Fulcite me floribus, quia amore langueo.* » Oui, tel est bien son état, elle languit, elle meurt d'amour pour son Bien-Aimé. Lui parti, elle désire le rejoindre, son amour s'accroît encore, si possible, de l'absence de l'objet aimé, car où était son trésor, là était son cœur. Ne savons-nous pas nous-mêmes par expérience que l'union, l'union perpétuelle, l'union sans les douloureuses intermittences qui contristent le cœur, est une des exigences de l'amour ? Aussi Marie continue de vivre par la pensée avec Jésus : quels élans vers lui ! Si S. Paul voulait rompre les liens du corps pour aller vivre avec son Dieu, si le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs, combien plus Marie dut souffrir durant les longues années qu'elle demeura encore sur la terre après l'ascension de son Fils ! Comme elle dut lui redire souvent cette plainte amoureuse qu'elle lui adressait lorsqu'elle le retrouva au Temple après trois jours d'angoissantes recherches : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi ? » Comme elle dut envier le sort de S. Etienne martyrisé par les Juifs et s'envolant au ciel qu'il voyait ouvert sur sa tête ! A tous ceux qu'elle voyait partir pour la céleste patrie, elle confiait le même message : « Oh ! je vous en conjure, quand vous aurez trouvé mon Bien-Aimé, dites lui que je languis, que je meurs d'amour ! »

Ses souhaits se réalisèrent enfin. Comme le fruit mûr se détache de l'arbre, comme le parfum s'envole vers l'éther, la colombe vers les nues, l'âme de Marie, cette belle colombe du Seigneur se détacha enfin des liens de cette vie et sans secousse ni violence, libre enfin, prit son vol vers le ciel.

Quelle belle mort, m. f. ! Puisse la nôtre lui ressembler au moins de loin. Pour cela, comme Marie, soupirons après Jésus, désirons ardemment le ciel, car, dit S. Augustin, ceux-là seuls se réjouiront un jour au ciel qui, sur cette terre d'exil, au-

ront soupiré comme des voyageurs en route vers la patrie : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.*

II

La mort a fait son œuvre en Marie, nous venons de le voir. Mais, s'écrie S. François de Sales, « ô mort, que fais-tu dans ce corps ? Estimes-tu le pouvoir garder et ne te souviens-tu point que le Fils de cette Dame t'a vaincue, t'a rendue son esclave ? Tu es maîtresse, mais déjà la Vierge t'échappe, ta victime glisse en tes serres puissantes. » La conformité de la Vierge avec Jésus la dispose à recevoir un effet plus rapide de sa vertu vivifiante. Et certes, elle peut bien attirer sa vertu, sa toute-puissance, puisqu'elle l'a attiré lui-même, puisqu'il a aimé cette chair jusqu'à s'incorporer à elle et, selon le mot de Tertullien, jusqu'à y prendre racine.

Jésus ne permet pas que le corps de sa mère subisse la corruption du tombeau ; maître de la vie, il ne la laisse pas demeurer dans le sépulcre plus longtemps qu'il n'y est demeuré lui-même. Trois jours se sont à peine écoulés qu'il vient lui-même, accompagné de ses anges, chanter au-dessus de ce sépulcre le cantique de la Sainte Ecriture : « *Jam hiems transiit*... Le triste hiver de l'exil est passé, l'orage des tribulations s'est dissipé, voici le printemps éternel ; lève-toi, mère chérie, hâte-toi, viens du Liban où grandissent les cèdres, car tu es plus forte que les cèdres, compagne de mes douleurs que la tempête n'a pu renverser, viens, il est temps, viens, tu seras couronnée, *veni, coronaberis.* »

A ce doux appel, Marie répond : « C'est la voix de mon Bien-Aimé, c'est mon Jésus qui me parle, enfin il est à moi et je suis à lui. Assez longtemps j'errai sur les places et autour de la cité, cherchant celui qui avait pris mon âme, assez longtemps je parcourus les lieux témoins de ses souffrances sans le trouver jamais... Enfin il est à moi, bien à moi. » Et s'appuyant sur lui : « Viens, allons ensemble dans le jardin de l'éternel repos. » Et aussitôt les anges la soulèvent de leurs mains et l'emportent vers les cieux.

Dans son admirable tableau de l'Assomption, Raphaël, s'inspirant de la tradition catholique, a rassemblé les apôtres autour du saint tombeau. Le sépulcre est ouvert, il est vide comme celui de Notre-Seigneur au matin de Pâques. A la place du corps de Marie, on voit des lis et des roses symboliques, tous les regards se portent vers le ciel, ils y cherchent le lis de la vallée qui maintenant va exhaler son délicieux parfum devant le trône du Roi des rois, la Rose de Jéricho qui bientôt s'épanouira brillante et embaumée au soleil de l'éternelle justice. Du haut des cieux, Marie, toute resplendissante déjà de son bonheur, abaisse un dernier regard vers la terre où elle a reçu de si grandes faveurs ; elle la regarde avec des yeux d'amour et de compassion, à la fois, elle y laisse tant de pauvres enfants exposés à des misères et à des périls sans nombre !

III

Mais déjà la T. S. Vierge est aux portes du Paradis. Voyant leurs frères revenir avec leur précieux fardeau, les anges restés près du trône de Dieu s'écrient, pleins d'étonnement et d'admiration : « Quelle est cette créature qui monte du désert, pleine de délices et appuyée sur son bien-aimé ? » Et les anges du triomphal cortège de répondre : « C'est la Reine de gloire ; hâtez-vous, ô princes, ouvrez, ouvrez vos portes éternelles... *Attollite portas, principes, vestras et elevamini, portæ æternales...* » Et Marie fait son entrée dans le royaume de son Fils, le sien aussi, désormais, au milieu des acclamations de tous ses heureux sujets.

Fléchissant alors les genoux devant le trône du Très-Haut, l'humble Vierge adore la majesté divine et, de son cœur rempli d'ineffables délices, montent à ses lèvres émues ces paroles de son sublime cantique : « *Magnificat anima mea Dominum*... Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur... Dieu a regardé l'humilité de sa servante et voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse. » Comme cette prophétie de Marie continue de se réaliser ! Qu'est-ce que je fais en ce moment en cette chaire, que faisons-nous tous en ce jour, sinon proclamer le bonheur de notre Mère du ciel ?

Et tous les chœurs célestes, mêlant le nom de Marie aux louanges du Très-Haut, redisent avec elle son cantique et chantent : « Nous vous saluons, ô Reine du ciel, nous vous saluons, ô notre Reine à tous... *Ave, Regina cœlorum ; ave, Domina angelorum...* »

Et maintenant comment peindre l'accueil fait par l'auguste Trinité à Marie, par le Père à sa fille, par le Fils à sa mère, par le St-Esprit à sa très sainte épouse ? Contentons-nous de féliciter notre douce Mère de son glorieux avènement. L'Assomption nous a dotés d'une puissante avocate auprès du Juge suprême ; disons-lui avec S. Bernard : « Qui est aussi puissant que vous sur le cœur de N.-S. Jésus-Christ, ô bienheureuse Marie ? » Donnez-nous donc de mener une vie si pure qu'un jour nous nous réjouissions avec vous dans la vision béatifique de Jésus : *ut videntes Jesum semper collœtemur.* Ainsi soit-il.

IV

MARIE, MODÈLE DE SIMPLICITÉ

Mes frères,

Je n'hésite pas à dire que nous sommes privilégiés. Marie est notre mère, comme elle est celle des catholiques, frères du Christ Jésus, qui l'a proclamé sur la croix : « Voici votre mère ! »... Marie est notre mère, puisque nous sommes Français : depuis les siècles les plus reculés de notre histoire, on a dit : « Le royaume de France est le royaume de Marie » ; de plus, vous n'ignorez pas

que le Souverain Pontife nous a fait la faveur insigne de donner à notre patrie la Sainte Vierge comme Patronne principale... Que nos cœurs soient donc aujourd'hui remplis de bonheur et de fierté !

Marie est notre Patronne, donc elle est notre Modèle.

I

Qu'est-ce qui perd l'homme ? Qu'est-ce qui multiplie les difficultés entre les nations, les classes sociales, les membres d'une même famille ou d'une même paroisse, et aussi les ravages dans les âmes ? Vous répondez vous-mêmes : « C'est l'orgueil, l'orgueil sous toutes ses formes : intérêt personnel outré, amour-propre, égoïsme. » Le *moi* est toujours haïssable ; il n'est, malheureusement, pas toujours haï ; et il devient la source de bien des injustices et de bien des maux.

Mais voyez donc Marie. Quelle humilité ! Quel effacement ! Elle ne se donne qu'un titre : elle est la *servante !* L'ange l'appelle « pleine de grâce, » « la femme bénie entre toutes » ; il lui annonce qu'elle deviendra miraculeusement la mère du Fils de Dieu incarné ; elle s'humilie, elle ne sait que dire : « Je suis la servante du Seigneur ! » — Elisabeth la complimente : « D'où me vient, s'écrie-t-elle, l'honneur de recevoir chez moi la mère de mon Seigneur ? » Elle répond : « Dieu a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. »

Elle est l' « obéissante. » Elle se soumet à Dieu : « Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Elle se soumet à Joseph, à qui, pourtant, elle est tellement supérieure ! Elle se soumet à Jésus : avez-vous remarqué ce petit trait de l'épisode du Temple ? son Fils lui répond : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? » et l'Evangile nous dit qu'elle ne comprit pas ce langage ; mais elle l'accepte ; elle n'insiste pas !...

Elle est là pour servir : elle sert ! Elle ? elle ne compte pas. Celui qui compte, c'est Dieu : Dieu qui lui parle par l'ange, ou Dieu incarné sous son toit.

II

Croyez-vous que nous serions aussi infatués de nous-mêmes si, comme elle, nous savions tout rapporter à la Providence divine, de qui nous tenons la vie, notre vie ? Je dis « notre vie, » non pas seulement l'existence, mais toutes nos facultés, toutes nos activités, tous nos talents, tous nos biens matériels, intellectuels, spirituels.

Et comme nous serions plus *simples !* Heureux dans notre situation, dans notre état ! Heureux avec notre âme, telle qu'elle est, avec nos possibilités, petites, c'est possible, mais certaines, de sanctification ! Pourquoi donc, si le bon Dieu ne nous a donné qu'un talent à faire fructifier, nous plaignons-nous de n'en avoir pas deux ou cinq ? Pourquoi donc admirons-nous, de loin, les saints aux actes héroïques, alors qu'il nous est si facile, avec la grâce, de nous sanctifier là où nous sommes, en accomplissant simplement notre tâche quotidienne ?

La « petite voie d'enfance, » qui a fait la grandeur, la gloire, la sainteté d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus, par exemple, date de loin : elle a plus de 1900 ans, et la Sainte Vierge l'a pratiquée la première.

Oh ! que j'aime à imaginer Marie à Nazareth, vivant, dans la plus belle simplicité, sa vie ordinaire de tous les jours : la vie d'une humble villageoise, qui se plaît chez elle, dans sa maison, vaquant avec soin aux travaux du ménage, nettoyant sa demeure, préparant les repas de la Sainte Famille, moulant le blé, pétrissant le pain, allant, la cruche sur la tête, puiser de l'eau à la fontaine de Nazareth, filant le lin et tissant ses vêtements et ceux de Joseph, et ceux de Jésus : cette robe sans couture que les soldats tireront au sort au pied de la croix ! Que j'aime à la voir, épouse et mère aimante comme les autres, craignant pour la santé et la sécurité de son mari et de son enfant, pleurant quand un malheur s'abat sur la Sainte Famille : quand elle devient veuve ou qu'on lui tue son fils unique, mais sans se plaindre, parce que c'est la volonté de Dieu, et toujours debout, parce qu'elle a confiance en lui !... Je vous défie de lire autre chose dans l'Evangile. Et voilà la Reine de tous les saints !...

Elle est aussi la Reine des vierges, la toute pure ! Elle l'est tellement que c'est son nom. Quand on dit « la Vierge, » on sait que c'est de Marie qu'il s'agit. Et on l'appelle même plus fréquemment la *Sainte Vierge* que *Marie.*

Ah ! qu'ils auraient besoin de se mettre à son école, ceux et celles dont la vue seule est un appel au péché, qui sacrifient à la mode corrompue et au plaisir corrupteur, qui prétendent pouvoir servir à la fois Dieu et Satan, la vertu et le vice, la religion, sinon la piété, et le dévergondage, qui souhaiteraient, en définitive, que Dieu fît un pacte avec le diable et qui perdent leur âme et scandalisent leurs frères !

* *

Heureux habitants de Nazareth qui ont pu voir la Vierge Sainte, la rencontrer, lui parler, vivre dans son intimité !

Sans doute, elle n'était que la pauvre femme d'un pauvre charpentier ; mais elle était si douce, si bonne, si compatissante ! Mais elle était si belle, quand, en souriant, elle pressait sur son cœur son enfant ravissant ou montrait le ciel ! Mais son front irradiait, en une telle lumière, l'humilité, la simplicité, la pureté, que, sûrement, à son contact, à sa vue, on sentait le désir de devenir meilleur et de marcher plus vite vers la sainteté !...

Nous n'avons pas ce bonheur. Il ne nous est pas donné de la voir avec nos yeux de chair. Mais nous savons qu'elle nous voit et qu'elle nous aime !

Elle nous aime comme la meilleure des mères. Elle nous garde. Elle nous tient par la main pour nous conduire au ciel.

Restons avec elle et faisons comme elle : nous ne nous tromperons pas. Nous serons sûrs

qu'étant, à son exemple, humbles, simples et purs, nous plairons à Dieu qui, dans la gloire, nous recevra et nous couronnera, comme elle, à côté d'elle, pour toujours. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

I

LE PRÉLUDE (S. Jean, XIII, 31-35)

Répondant à votre pieux désir, je prendrai comme thème de ces entretiens sur l'Evangile le Discours après la Cène. Il n'est point de paroles du Maître qui révèlent davantage l'ineffable tendresse de son Cœur adorable.

Mais dans cette décision n'entre-t-il pas quelque témérité? N'eût-il pas mieux valu, sur un pareil sujet, vous renvoyer simplement aux *Méditations* de Bossuet [1] et aux *Elévations* de Mgr Gay [2], que vous ne sauriez trop relire? Que dire sur ces chapitres de S. Jean qui ne l'ait été, excellemment, par l'un ou l'autre de ces auteurs? Il est vrai : on ne saurait que glaner les déductions pieuses après de tels moissonneurs. Mais encore, tous deux ont écrit d'abord pour des religieuses; d'autres situations peuvent appeler des applications différentes. Puis, s'il est des œuvres qui ne sauraient vieillir, les récents travaux de l'exégèse et de l'hagiographie ne laissent pas de permettre, en certains cas, une intelligence plus exacte et plus complète du texte sacré, une perception plus pénétrante et une exposition plus nuancée de la pensée de Jésus, telle qu'elle s'offre à nous sous la plume de S. Jean et l'inspiration du Divin Esprit. En m'appuyant sur quelques-unes de ces œuvres de valeur, je voudrais simplement vous aider à bien saisir le sens scripturaire véritable, pour en faire l'aliment, éminemment substantiel, d'une méditation vivifiante.

Nous nous arrêterons aujourd'hui aux versets 31 à 35 du chapitre XIII de S. Jean. Ils forment comme le prélude du discours. En voici la traduction. Elle est du P. Lavergne, avec une très légère modification.

31. — *Lors donc que (Judas) fut sorti, Jésus dit : « Maintenant a été glorifié le Fils de l'Homme et Dieu a été glorifié en lui. »*

32. — *Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui; et c'est bientôt qu'il le glorifiera.*

33. — *Petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je suis avec vous... Vous me chercherez... Et comme j'ai dit aux Juifs : « Où je vais, vous ne pouvez venir, » à vous aussi je le dis maintenant.*

34. — *Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés que vous aussi vous vous aimiez les uns les autres.*

35. — *C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres.*

* * *

Pour saisir plus parfaitement le sens et la portée de ces paroles, replaçons-les dans leur *cadre*.

C'est au soir du Jeudi-Saint. Avec les premières étoiles a commencé pour les Juifs le 14 de Nisan, d'après la supputation normale [1]. Jésus, au Cénacle, célèbre avec ses disciples le festin pascal. Le Cénacle est l'*aliyyah*, la chambre haute, d'une riche maison juive; vaste pièce au premier étage, elle recouvre probablement tout le rez-de-chaussée, à moins qu'elle n'occupe une partie de la terrasse et s'ouvre de plain pied sur elle. Son emplacement traditionnel est marqué, à quelques pas de la porte Néby-Daoud, par un sanctuaire, dont la forme actuelle évoque le XIVe siècle et qui est censé, pour les musulmans, recouvrir le tombeau de David.

Avant le repas, Jésus a lavé les pieds de ses disciples : leçon d'humilité pour tous, mais surtout pour les futurs chefs de l'Eglise qui doivent mettre leur autorité « au service » de leurs frères; rite symbolique rappelant la pureté nécessaire pour s'approcher de l'Eucharistie.

Au cours du premier service, le Sauveur a clairement annoncé la trahison dont il sera bientôt la victime. Au milieu du chassé-croisé des demandes anxieuses, il a donné tout bas à Jean, interprète de la curiosité de Pierre, l'indication du traître : « C'est celui pour lequel je vais tremper la bouchée et à qui je vais la donner. » Et il la présente à Judas, en ajoutant : « Ce que tu vas faire, fais-le au plus vite. » Suprême appel à la conscience de l'apôtre infidèle que cette révélation de ses desseins! Le traître y demeure insensible. Il se raidit, et « après la bouchée Satan entra en celui-là. » Se sentant découvert et craignant ce qui pouvait advenir, Judas se hâte de sortir. « Et il était nuit, » l'heure de la puissance des ténèbres, l'heure des perfidies!

* *

L'éloignement de l'apostat fut un soulagement pour Jésus. Désormais il n'avait plus autour de lui que des âmes, faibles sans doute, mais aimantes et jusque-là fidèles. C'est alors, et alors seulement, au sentiment devenu presque commun dans l'exégèse, qu'il institua l'Eucharistie et le Sacerdoce.

Avec cette institution la Passion était, de quelque façon, commencée. Car Jésus venait d'anticiper, par une oblation réelle et un rite figuratif en même temps qu'effectif, le sacrifice rédempteur. Par ailleurs, Judas, sorti du Cénacle, vaquait aux derniers préparatifs de la trahison. Le drame douloureux était donc amorcé et c'est ce que

[1] *Méditations sur l'Evangile.* La Cène, 1re partie, 74e-99e jours; 2e partie, 1er-73e jours.

[2] *Elévations sur la Vie et la Doctrine de N.-S. J.-C.*, 68e-87e Elévations, tome II, pp. 55-186 (Tours, Mame).

[1] Le 13 seulement pour les Sanhédrites, qui semblent avoir retardé d'un jour le début du mois, soit parce que la nouvelle lune n'avait pas été aperçue à temps à Jérusalem, soit pour ménager l'occurrence du 15 avec le sabbat et éviter une double fériation successive.

l'évangéliste souligne dans les premiers mots du verset 31.

Or la Passion c'est, au regard de Jésus, la glorification du Père en même temps que la sienne propre.

Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme, parce que va se consommer l'oblation faite par le Verbe Incarné à l'heure où il entrait en ce monde : « Vous n'avez pas voulu de l'hostie et de l'offrande, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont point agréé. J'ai dit alors : ... Me voici... pour faire, ô Dieu ! votre volonté » (Hébr., x, 5 7). Il est glorifié, parce que la mort expiatoire de la victime sans tache va réparer l'offense faite à la divine Majesté par le péché d'Adam et ses suites, mettre en plein relief la justice infinie et l'absolue sainteté du Très-Haut ; parce que le sacrifice rédempteur va rendre au Père une lignée d'enfants adoptifs, aimants et fidèles, dont les hommages terrestres, la céleste béatitude seront un hymne sans fin à la gloire du Seigneur.

Le Fils de l'homme lui-même trouve sa glorification dans les souffrances qui s'inaugurent. Car elles vont lui offrir matière à l'exercice surhumain des plus sublimes vertus. Il va s'élever ainsi à la cîme de la perfection morale vécue. La Croix va donner la mesure de son obéissance à son Père, de son amour pour ceux dont il a fait ses frères. Elle mettra le comble à ses mérites, posant du même coup le principe dernier de son exaltation future en même temps que de son action conquérante sur les esprits et sur les cœurs.

Toutefois, si la Passion est vraiment germe de toute gloire pour Jésus, ce germe n'est pas épanoui. Le monde ignore ses mérites et méconnaît son œuvre. Sur l'heure, son nom semble sombrer dans l'ignominie du supplice des scélérats. Oui, mais sous peu tout va changer. La Résurrection d'abord, puis l'Ascension, en plaçant le Fils de l'homme à la droite du Père et en révélant ainsi sa vraie personnalité, feront éclater sa gloire aux regards de tous ; les nations, conquises par la foi, deviendront son héritage effectif et acclameront son universelle royauté.

Telle est la portée du verset 32, qui trouve un commentaire saisissant dans l'admirable passage de S. Paul écrivant aux Philippiens (chap. II, 5-11) : « Subsistant dans la gloire de Dieu, le Christ ne s'est point attaché avidement, comme à un butin précieux, au pied extérieur d'égalité avec Dieu; mais il s'est dépouillé jusqu'à une sorte d'anéantissement, en prenant la forme de l'esclave, en devenant semblable aux autres hommes. Et reconnu comme homme par les dehors, il s'est abaissé (encore), en se faisant obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté sans mesure, et il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, aux cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père, » ou mieux, comme le porte le texte original, « que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. »

Au soir de Pâques, le Sauveur ressuscité disait sur la route d'Emmaüs aux deux disciples, atterrés de la Passion : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et entrât ainsi dans sa gloire ? » Pour nous, comme pour Jésus, la connexion est nécessaire. Pour arriver à la béatitude céleste, il faut s'engager volontairement dans la voie royale de la Croix. Nous devons nous unir aux souffrances du Christ pour être associés à sa gloire : *Si compatimur, ut et conglorificemur.* (Rom., VIII, 17). Sachons donc faire bon accueil à la souffrance. Pour y arriver, envisageons-la toujours dans le rayonnement de la volonté divine ou du laisser-passer providentiel. Alors elle nous apparaîtra telle qu'elle est dans le plan divin : moyen d'expiation, principe d'épuration et de transformation morale, matière à l'exercice des plus sublimes vertus, source de mérites éternels, enfin gage d'amour reconnaissant donné à Celui qui, par amour pour nous, s'est fait victime sur le Golgotha et continue de s'offrir en hostie, chaque matin, à l'autel.

* *

La Passion c'est, en un sens, l'aube de la gloire ; mais c'est aussi, c'est d'abord « la séparation ». Les instants qui s'écoulent sont pour Jésus les derniers du convivage intime et terrestre avec ceux dont il a fait, depuis deux ans, les compagnons de son existence quotidienne. C'est « l'heure des adieux » ; elle en a la poignante mélancolie. Le cœur du Christ s'émeut. Le Maître enveloppe le terme araméen dont il se sert, de toute la tendresse que traduira l'expression *teknia,* familière à S. Jean : « Mes petits enfants... c'est pour peu de temps que je suis encore avec vous ! » La Passion va les disperser comme un troupeau privé de son pasteur. Sans doute, après la Résurrection, ils reverront le Sauveur, mais par intervalles, temporairement et dans d'autres conditions qu'au cours du pèlerinage terrestre de Jésus. Et puis l'Ascension ne tardera guère à le ravir pour toujours à leurs regards mortels. Car l'heure n'est point venue pour eux de le suivre en son Ciel : — Comme je l'ai dit aux Juifs : « Où je vais, vous ne pouvez venir, » à vous aussi je le dis maintenant.

Aussi quel vide dans leur cœur et dans leur vie ! « Vous me chercherez ». Ah ! c'est d'une âme ardente que les Apôtres aspirent à retrouver ce Christ en qui maintenant leur foi, ferme, indéfectible, adore le Seigneur Dieu ! Ils soupirent après cette Parousie dont le Maître a laissé la perspective dans un lointain indéfini. Et quand cette perspective se recule sous les lumières de l'expérience et les clartés de l'Esprit, leurs désirs brûlants appellent comme le fera S. Paul sous la même flamme d'amour, le départ d'ici-bas et leur réunion personnelle avec Jésus-Christ (Cf. Philip., I, 28). S. Pierre aime à saluer l'instant prochain où il

quittera sa tente d'un jour (IIe Epître, I, 14). Et S. Jean, recueillant comme révélation suprême l'annonce de sa prochaine rencontre avec le Christ : « Celui qui atteste ces choses dit : « Oui, je viens bientôt », termine l'Apocalypse par cet appel d'amour et d'espérance : « Amen, venez, Seigneur Jésus ! » (XII, 20).

Heureux qui, à l'exemple des Apôtres, cherche le Christ, fût-ce d'abord dans les seules angoisses de l'inquiétude religieuse ! S'il apporte en cette recherche un esprit droit, un cœur pur, une volonté humble et généreuse, aidé de la grâce, il trouvera Jésus par la foi. Plus heureux encore qui, mettant ses pas dans les pas du Sauveur, s'efforce de le rejoindre là où il est allé nous préparer une place !

Cherchons Jésus, l'avènement de son règne en nous et la gloire de son Père, dans tous nos actes, fût-ce les plus communs et les plus vulgaires, et veillons à ce que jamais l'égoïsme orgueilleux ou sensuel ne vicie nos intentions et ne nous ramène, plus ou moins consciemment, au « moi humain » comme terme de nos aspirations et de nos efforts !

Cherchons Jésus, la réalisation de sa vie en nos âmes ! Faisons nôtres ses pensées, ses sentiments, ses vouloirs ; approprions-nous ses vertus, de telle sorte qu'incorporés à Lui par la grâce, nous vivions de son influx, du souffle de són Esprit !

Allons pour cela le chercher dans le Tabernacle, à la Table Sainte, où nous convie son amour et où il entend se donner à nous comme l'aliment normal de notre vie surnaturelle. Et quand nous le posséderons en notre être de misère, dans la réalité de sa personne divine et de son humanité sainte, aimons à lui redire, avec S. Thomas d'Aquin, l'humble et ardente prière qui termine l'*Adoro te :* « Jésus, que ma foi seule perçoit présentement sous les apparences qui vous cachent, réalisez, je vous en conjure, le désir de mon âme, apaisez sa soif ardente ; faites que, vous contemplant face à face et sans voile, je trouve le bonheur dans la claire vision de votre gloire ! »

* *

L'heure de la séparation va sonner. Un père de famille ne quitte pas les siens sans une recommandation suprême, sorte de testament moral où passe tout son amour. Un grand homme laisse à ses admirateurs un mot, une devise où s'incarne l'idéal de sa vie. Un maître lègue à ses disciples une idée-mère, résumé de son expérience, synthèse de son enseignement. — Jésus fera mieux. A ceux qu'il aime il vient de se donner lui-même dans l'Eucharistie ; en instituant la Messe, il a ménagé, dans une immolation mystique, la pérennité de son sacrifice rédempteur. Mais à ce mémorial vivant de sa personne et de son œuvre, il entend joindre, non pas une pensée, un avis, mais un précepte suprême : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres... »

Nouveau ! ce précepte ! Est-ce bien vrai, Seigneur ? N'est-ce pas là le second commandement de la Loi ? Ne l'avez-vous pas proclamé vous-même, en sanctionnant de votre autorité la réponse d'un interlocuteur ? Il y a plus. N'avez-vous pas, en Galilée, sur la montagne, complété déjà ce précepte et corrigé l'interprétation restrictive qui avait cours ? N'avez-vous pas montré, plus tard, dans la parabole du bon Samaritain, que la charité doit s'étendre jusqu'à l'étranger, à l'ennemi de race ou de religion ? Où donc, Maître, est la nouveauté ? — En ceci : que votre amour mutuel doit trouver son principe et sa norme dans ma tendresse pour vous : « *Comme* je vous ai aimés, que *vous aussi* vous vous aimiez les uns les autres. » Et cet amour des miens les uns pour les autres doit devenir comme leur signe distinctif, la marque extérieure qu'ils vivent vraiment de mon esprit : « C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

« Aimez-vous, *parce que* je l'ai fait et *comme* je l'ai fait moi-même » : voilà le précepte nouveau de Jésus, son commandement suprême. Et comment le Christ nous a-t-il aimés ? Comme des frères dont il a pris librement l'humaine nature pour ménager au Père, par son sacrifice rédempteur, une lignée d'enfants adoptifs, dont Lui, le Fils suivant la nature, serait le premier-né (Cf. Rom., VIII, 29). La charité chrétienne, héritière de l'amour de Jésus, sera donc essentiellement une dilection fraternelle entre fils adoptifs de Dieu. Elle procèdera de la foi en l'Incarnation rédemptrice ; elle sera le prolongement et, en quelque sorte, une application, une forme de l'amour pour Dieu [1].

Les circonstances tragiques, l'accent ému de la parole du Maître graveront ce mot profondément et pour jamais dans l'esprit des disciples. Ils y resteront fidèles ; ils ne cesseront de l'inculquer à leurs fils dans la foi. « Qu'il y ait entre vous, leur dit S. Pierre, union de sentiments, bonté compatissante, charité fraternelle, affection miséricordieuse ! » (Ire Epître, III, 8) et plus bas (IV, 8) : « Mais surtout ayez un ardent amour les uns pour les autres ; car l'amour couvre une multitude de péchés. »

L'on ne sera point surpris que S. Jean, « le disciple que Jésus aimait, » insiste davantage encore. Sa première Epître est pleine de cette pensée. Trois idées-mères partagent la teneur de cette lettre : Dieu est lumière ; Il est Père et partant principe de vie ; Il est amour. De ces trois données l'Apôtre infère que nous devons nous aimer les uns les autres : car « celui qui aime son frère demeure dans la lumière » (II, 10) ; celui-là « n'est pas de Dieu, qui n'aime pas son frère, » « et quiconque n'aime pas son frère demeure dans la mort » (III, 10, 15) ; « celui qui n'aime pas, n'a pas

[1] Voir sur ce sujet le charmant développement de S. François de Sales, utilisant comme comparaison l'accueil fait par Raguel au fils de Tobie : *Traité de l'Amour de Dieu*, Livre X, chapitre XI.

connu Dieu, car Dieu est amour… Bien aimés si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres » (IV, 8, 11) [1].

S. Paul n'était point au Cénacle. Mais, formé directement par Jésus-Christ, il partage les mêmes sentiments et nous l'entendons recommander aux fidèles de se « supporter mutuellement avec charité, s'efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix » (Eph., IV, 2-3). Plus bas, il ajoute : « Soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous pardonnant mutuellement comme Dieu vous a pardonné dans le Christ » (IV, 2). C'est lui qui, dans la première aux Corinthiens, chap. XIII, chante un hymne véritable à l'honneur de la charité, des vertus la plus excellente, et qu'il nous présente spécialement sous les traits de l'amour envers le prochain.

Formés par de tels enseignements, façonnés par l'action puissante de grâces de choix, on comprend que les premiers croyants n'aient eu, malgré leur nombre, qu'un cœur et qu'une âme (Actes, IV, 32). On s'explique le cri de surprise des païens en face des communautés chrétiennes : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » « Ils s'aiment avant de se connaître, » ajoutait Minutius Félix, et ce spectacle faisait du gentil, de l'avocat brillant, un disciple du Christ et un apologiste de sa doctrine.

Hélas ! cette charité n'a point persévéré toujours dans son intensité première, ni brillé à tous les âges d'un même et plein éclat. Mais elle n'a cessé de rester au cours des siècles l'inspiratrice d'œuvres sans nombre, de dévouements désintéressés et souvent héroïques. Plus son empire s'est affirmé dans la société chrétienne et plus la vie surnaturelle s'y est développée, plus la foi catholique a montré d'action conquérante et de fécondité. Dans tous les siècles, les grands amants de Dieu se sont montrés les amis et les bienfaiteurs insignes de l'humanité.

Nous aimerons nos frères. Nous les aimerons comme le Christ nous a aimés. Modelée sur celle de Jésus, notre charité sera *surnaturelle*. Nous aimerons dans le prochain des frères non seulement par nature, mais dans l'adoption divine ; et ce titre à notre fraternelle tendresse subsistera toujours ici-bas, en dépit des fautes et des tares, au moins dans l'appel de Dieu et dans sa volonté miséricordieuse. Voilà pourquoi, du même coup, notre charité sera, sans peine, *universelle*.

Nous aimerons nos frères, à la façon du Christ, et partant d'un amour *persévérant* et *désintéressé*. Nous nous garderons de ces retours sur nous-mêmes, de ces arrière-pensées d'égoïsme, orgueilleux, cupide ou sensuel, qui vicient tant de prétendues amitiés.

Nous nous aimerons les uns et les autres comme Jésus nous aima. « Ce n'est point pour rire que le Christ nous a aimés. » « Il m'a aimé, s'écriait S. Paul, et il s'est livré pour moi » (Gal., II, 20). Nous aussi nous serons prêts à donner, s'il le fallait, notre vie pour nos frères (Cf. Ire Ep. de S. Jean, III, 16). Ce n'est point en parole et du bout des lèvres, mais par des actes et des réalités que, dociles à la recommandation de l'Apôtre *(ibid.*, III, 18), nous témoignerons au prochain notre amour. Notre charité pour lui sera *effective* et *agissante*.

Elle se traduira d'abord par le *respect*. Il est fait d'estime et d'égards. Par *estime*, je n'entends pas seulement cette disposition de l'esprit qui nous porte à reconnaître loyalement le mérite, à le proclamer sans sourdine, à le louer sans arrière-pensée, mais une propension de l'âme à voir toujours le bon côté des hommes, l'aspect favorable de leurs œuvres et à jeter, autant que le devoir le permet, le voile de la prétérition ou de l'oubli sur leurs fautes, leurs défauts ou leurs torts.

L'estime prend corps dans les *égards*. La politesse véritable est fleur de charité. Respectons ses exigences. La vieille urbanité française, la courtoisie sont en baisse. Le sans-gêne s'y substitue. Or le sans-gêne est fruit d'égoïsme et pétri d'immortification. Il ne saurait être sanctificateur… sinon, peut-être, pour autrui. En fait, il est mortel pour la charité : car, ou il offense, ou il met l'amitié sur la pente glissante d'un laisser-aller dangereux.

Notre charité fraternelle se manifestera, en second lieu, par le *support*. Les Apôtres y insistent. *Alter alterius onera portate*, écrit S. Paul aux Galates (VI, 2). Il veut que nous portions mutuellement ce fardeau que nous sommes les uns pour les autres ; et il entend que ce soit par amour, *supportantes invicem in caritate*, comme il le dit aux fidèles d'Ephèse (IV, 2).

Que supporterons-nous ? Les *fautes* d'autrui. Dieu qui hait le péché, reste miséricordieux au pécheur. Assurément nous ne donnerons pas nos sympathies au mal : la vraie charité les lui refuse, au témoignage de l'Apôtre, *non gaudet super iniquitate* (I Cor., XIII, 6) ; mais nous garderons à l'endroit de celui qui s'y laisse entraîner, compassion et zèle industrieux.

Que supporter encore ? Les *torts* du prochain, les offenses personnelles dont nous sommes les victimes, nous souvenant que le précepte de la charité implique le pardon des injures et que chaque soir nous disons à Dieu : « Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous avons pardonné. »

Que supporterons-nous enfin et surtout ? Les *défauts* du prochain. Pour nos épaules ce sera communément le fardeau le plus encombrant et, à la longue, le plus lourd. Armons-nous de courage pour le porter avec vaillance. Notez bien la leçon morale en germe dans le terme « supporter » Il ne s'agit pas de nous « mettre au-dessus » des travers de nos frères par une indifférence dédaigneuse ; pas davantage de « passer à côté, » en

[1] Voir encore III, 11 à 18 ; IV, 7 à 12, 20 et 21.

nous repliant dans un isolement égoïste (je mets à part cependant les cas où physiquement le cœur nous manque, où moralement l'énergie suffisante nous fait défaut, en supposant, par ailleurs, que nous pouvons fuir le péril de défaillance sans violer un devoir). Nous devons courageusement nous « mettre sous » le fardeau pour le supporter par la douceur, la patience et la bonté.

Et en même temps que nous pratiquerons ainsi le support d'autrui, nous viserons à diminuer le faix pour ceux qui nous entourent, en travaillant à ne point nous rendre « insupportables. » Nous nous efforcerons de combattre nos défauts fussent-ils involontaires, employant avec constance pour cette lutte l'arme de l'examen particulier.

Après le support, l'*entr'aide ;* car nous devons nous guider et nous soutenir les uns les autres dans la voie montante qui conduit à l'éternité bienheureuse. Sa première forme est l'*édification* mutuelle. « Edifier », quel beau mot et combien expressif ! C'est apporter sa pierre au temple que doit former pour l'Esprit-Saint chacun de nos frères. C'est encore, en modifiant légèrement l'image, contribuer à faire naître et grandir Jésus dans les âmes. Comment y parvenir ? En le réalisant d'abord en nous-mêmes. Faisons nôtres ses pensées, ses sentiments, ses vouloirs ; approprions-nous ses vertus. Vivons en Lui, de Lui, ou plutôt qu'Il vive lui-même en chacun de nous ! Alors nous le rayonnerons. Ce rayonnement sera lumière, montrant la route à suivre ; il sera force entraînante par la séduction qu'exercera la suave senteur du Christ s'exhalant de nos vies, divinisées par son influx. Nous attirerons les âmes à nous, non pas comme à un terme — à Dieu ne plaise ! — mais par nous, à travers nous, à Jésus vivant en nous.

Ces âmes toutefois, même gagnées par nos exemples, ne sauraient être sanctifiées que par la grâce. Nous la demanderons pour elles dans la *prière*. Notre piété n'aura rien d'égoïste. Nous aimerons à mettre l'accent sur la note collective dans nos supplications privées, comme le fait l'Eglise dans ses oraisons liturgiques. Jésus ne nous a-t-il pas dit : « Vous prierez ainsi : *Notre Père*... donnez-*nous notre* pain quotidien ! »

Enfin notre dilection fraternelle nous inspirera les bons offices, les prévenances, les dévouements, en un mot toutes les formes du *service*. Il me faudrait passer en revue la variété multiple des œuvres de miséricorde tant spirituelle que corporelle. Je n'en ferai rien, n'ayant que trop abusé déjà de votre patiente attention. Laissez-moi vous signaler seulement un de ces « bons offices » de la charité sur lequel aisément on fait silence : la *correction fraternelle*. Et ici je n'entends point parler du précepte spécial découlant des paroles du Maître, en S. Mathieu, XVIII, 15-17, ni rappeler les règles de son application. Je vise l'avis affectueux, à la fois ferme et doux, donné à ceux que nous aimons, de leurs erreurs, de leurs fautes, de leurs imprudences, de leurs défauts. Souvenez-vous que la correction fraternelle ainsi comprise est la pierre de touche de l'amitié véritable. Le jour où vous hésiterez, où vous reculerez devant son exercice, moins par timidité native que par crainte de perdre l'affection d'autrui, craignez plutôt que votre attachement ne soit pas suffisamment pur de tout égoïsme, de recherche sensible ou de vues intéressées.

Inspiratrice de respect, de support, d'entr'aide par l'édification, la prière, les services dévoués, votre charité fraternelle sera vraiment agissante, effective. Elle aura dès lors comme terme et comme fruit l'union des esprits et des cœurs. Sur cette union nous aurons l'occasion de revenir, car Jésus l'a fait lui-même à plusieurs reprises, au cours de son entretien suprême.

Laissez-moi vous rappeler seulement que, par avance, l'Esprit-Saint en avait chanté les charmes et la surnaturelle fécondité. C'est le thème du psaume *Ecce quam bonum et quam jucundum*... que nous récitons au Bréviaire en tête des vêpres du jeudi. Aimez à le redire et à le méditer.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

RITES LITURGIQUES DE LA BÉNÉDICTION ET MISSION DES CLOCHES

Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus. (Ps. CL, 5).

Mes frères,

Il y a vingt-cinq et quelques années, j'eus le bonheur d'assister pour la première fois, dans mon pays natal, à une cérémonie semblable à celle qui nous rassemble en ce moment dans cette église, et ce souvenir délicieux n'est point effacé encore ; c'est pourquoi, permettez-moi, en cette même circonstance, de raviver mes souvenirs et d'essayer de vous communiquer mes impressions d'alors, afin qu'aujourd'hui comme jadis cette fête si intéressante soit pour tous une véritable fête de famille.

Je me propose donc de vous expliquer le sens de cette cérémonie qui excita autrefois si vivement ma curiosité enfantine, et je dirai ensuite la mission ou les enseignements de la cloche.

Avant de commencer, qu'il me soit permis d'adresser mes félicitations les plus sincères au Conseil paroissial qui, digne interprète de l'esprit chrétien de la population dont il représente les intérêts religieux, a eu l'honneur de prendre l'initiative de la restauration de vos cloches, les reines de cette fête.

Félicitations à toute la population, à tous ces chrétiens d'élite qui ont donné par un concours si universel et si généreux un touchant témoignage de foi et de piété.

Qu'il me soit permis d'ajouter : Félicitations au fondeur, à l'artiste habile qui a tracé avec tant d'art et de perfection ces formes harmonieuses de l'airain sacré.

Pour vous, mon cher confrère, puisque la modestie m'interdit de vous louer tout haut, laissez-moi vous offrir mes congratulations pour tout ce

beau succès, œuvre de votre zèle, et vous crier courage, puisque la Providence vient de vous donner pour auxiliaires, suppléant à la faiblesse de votre organe, la voix puissante et sonore de ces prédicateurs de bronze !

I. — *Cérémonies de la Bénédiction*

Commençons par préciser le sens de la cérémonie qui va s'accomplir. L'Eglise, m. f., bénit tous les objets qui servent au culte divin, et par cette bénédiction elle les enlève aux usages profanes et les réserve aux usages sacrés ; il n'est donc pas étonnant qu'elle bénisse les cloches de ses temples et leur donne un caractère sacré avant de les élever à la hauteur de leur sainte mission. Cette bénédiction des cloches, le peuple, dans son naïf et poétique langage, l'appelle un baptême. Est-ce que vraiment, par hasard, cette bénédiction aurait la nature d'un sacrement et serait capable de conférer la grâce ? Non, m. f., ce n'est là qu'une appellation impropre, et si le bon sens populaire a ainsi dénommé cette cérémonie, c'est à cause du pompeux appareil qu'a coutume d'y déployer l'Eglise. Ouvrez donc les yeux et voyez, et ce grand concours de peuple, et cette couronne de prêtres, et ces parures des jours de fête, et ces voiles fins, et ces blancs tissus, et ces fleurs et ces feuillages, et ces vapeurs embaumées de l'encens, et ces heureux témoins qui tout à l'heure, en leur qualité de parrains et de marraines, vont avoir l'honneur de donner leur nom à ces étranges filleules de bronze. Ne dirait-on pas vraiment, à cet air de fête et de triomphe, à ce luxe de cérémonie déployé par l'Eglise, qu'il s'agit ici du baptême d'un de ses enfants ?

Pour mieux comprendre les vues que se propose l'Eglise dans ces cérémonies qui vont s'accomplir sous nos yeux, parcourons-les rapidement.

La cloche, observerons-nous d'abord, ne peut être bénite, comme les vases de l'autel, que par l'évêque ou par son représentant, et cela parce que la cloche est la grande voix de l'Eglise catholique, son prédicateur par excellence.

Le pontife ou le prêtre consécrateur commence la cérémonie par la récitation de quelques psaumes du roi prophète, choisis parmi ceux qui expriment des vœux et des prières, afin de nous apprendre par là que nous aussi, dans toutes les circonstances de notre vie, nous devons toujours commencer par nous humilier devant Dieu à la vue de nos misères et de notre néant et recourir à sa puissante protection.

Le prêtre lave ensuite la cloche au dedans et au dehors avec l'eau bénite par l'évêque, pour la séparer des objets profanes et en faire un digne instrument de salut. C'est aussi pour nous marquer la nécessité de la pureté et de la modestie intérieure et extérieure que nous devons apporter en tout lieu, mais surtout dans la maison du Seigneur, si nous voulons être agréables à Dieu et mériter de chanter un jour ses louanges dans l'assemblée des saints.

Pendant l'ablution de la cloche, pour célébrer sa bénédiction et la fonction qu'elle devient digne de remplir, le chœur chante des psaumes de louange.

La cloche est bénite. Ce n'est pas assez pour sa religieuse mission ; il lui faut une consécration pour la rendre plus sainte. Car, de même que les vases sacrés contiennent la Sainte Eucharistie, c'est-à-dire le corps de Jésus-Christ, de même on dirait que les cloches renferment dans leurs flancs d'airain la parole de Dieu qu'elles annoncent

Le prêtre fait successivement diverses onctions sur la cloche, à l'intérieur et à l'extérieur, avec le saint chrême et l'huile des infirmes, parce que la cloche doit sonner tous les combats de la vie du chrétien, depuis son berceau à la tombe. En faisant ces onctions sur les cloches, le prêtre demande à Dieu la force et la douceur des trompettes d'argent dont Moïse devait se servir jadis pour rassembler le peuple à l'autel du sacrifice, ou l'animer dans les combats : « Puisse, dit-il, la douce mélodie de la cloche rassembler ainsi les fidèles ! Puisse sa voix puissante dissiper les tourbillons et les tempêtes, et mettre en fuite le démon de l'air. » (Pontifical).

Le saint chrême est le symbole des parfums que nos vertus doivent répandre autour de nous ; les onctions réitérées sont faites en forme de croix pour nous apprendre à ne rougir jamais ni de la croix ni de la religion de Jésus-Christ.

Après les onctions, la cloche reçoit les honneurs et les parfums de l'encens, parce qu'elle doit sonner le sacrifice des autels. C'est aussi pour nous enseigner que nos prières, pendant les cérémonies saintes, doivent monter vers le trône de Dieu, comme la fumée de l'encens vers le ciel. Les cloches sont bénites, consacrées, encensées. Elles reçoivent ensuite leur nom, généralement le nom d'une sainte : idée pleine de charmes. Sainte Louise et sainte Caroline sembleront elles-mêmes vous appeler dans la maison de Dieu et vous parler par le son des cloches. Parrains et marraines qui leur avez donné votre nom, soyez fiers et heureux. Par le son de ces cloches, vos filleules, votre nom désormais passera à la postérité et sera associé à tous les exercices de la religion.

Lorsque la cloche est bénite, le prêtre consécrateur, les parrain et marraine l'interrogent trois fois successivement et sollicitent les premiers de ses sons bénits, et cela pour lui donner sa mission. La cérémonie se termine par le chant de l'Evangile, parce que le son de la cloche doit nous en rappeler sans cesse la pratique et nous convoquer dans le temple du Seigneur pour y entendre la parole de Dieu. Puissions-nous être toujours fidèles à son appel !

Puissent aussi, m. f., les quelques détails que je viens de vous donner, suffire pour vous faire entrer dans les vues qu'a eues l'Eglise en prescrivant ces diverses cérémonies ; et ainsi cette bénédiction ne sera point pour vous un vain spectacle, mais elle servira merveilleusement à réaliser en vous les idées de religion, les sentiments de piété et l'amour de vos devoirs. Voulez-vous que ces sentiments se développent davantage dans vos cœurs ? Permettez-moi d'ajouter encore quelques courtes réflexions sur la mission de la cloche et ses enseignements.

II. — *Mission de la cloche*

Quelle est la mission de la cloche ? son ministère sacré ? En deux mots, c'est le prédicateur de Dieu qui nous parle de lui toujours, mais surtout dans les principales circonstances de notre vie privée, domestique et sociale. Au-dessus du ber-

ceau de l'Enfant-Dieu à Bethléem, les anges du ciel avaient chanté : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis;* ainsi pourraient chanter les anges du ciel et de la terre autour de ces néophytes de bronze que nous allons donner à l'Eglise. Oui, « gloire à Dieu au ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » car voilà bien, si je ne me trompe, la double fonction des cloches élevées si haut au-dessus de l'église, pour que leur voix glorifie le Seigneur et sanctifie les hommes en les exhortant à aimer Dieu par-dessus toutes choses et à aimer leurs frères pour l'amour de Dieu.

1. Glorifier Dieu par l'adoration et la prière, telle est la première fonction de la cloche : « *Laudo Deum verum* ». Elle loue le vrai Dieu, la cloche, et par ses éclatantes volées elle porte jusqu'au trône de Dieu nos adorations et nos hommages. Prêtez l'oreille et écoutez cette grande voix de l'Eglise qui domine toutes les autres et qui, dans cet immense concert de l'univers, semble résumer en elle toutes les louanges et actions de grâces du ciel et de la terre. Prêtez l'oreille, écoutez : « *Vespere et mane et meridie narrabo et annuntiabo* » (Ps. LIV, 19). Trois fois le jour, au lever du soleil, à son midi et à son coucher, elle annonce la gloire de Dieu et invite les hommes à louer le nom du Dieu créateur et de son Verbe incarné dont le soleil, cet astre éclatant, n'est qu'un pâle rayon.

Messagère de l'aurore, elle chante avec l'apôtre : « Réveillez-vous, vous qui dormez. *Surge, qui dormis* » (Eph., v, 14). Voici l'heure de la prière, voici le moment du travail, et nous chrétiens, nous répondons à son appel en nous écriant avec David : « *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*. Je veille vers vous dès la pointe du jour, mon Dieu. » A midi, lorsque le soleil a parcouru la moitié de sa carrière, la cloche de nouveau se fait entendre. Ecoutez : « Hommes de peine, suspendez un instant vos travaux et venez réparer par la nourriture les forces du corps et par la prière les forces de l'âme, au souvenir de votre Dieu qui s'est fait chair et a habité parmi vous : *Verbum caro factum est.* » Le soir, lorsque la nature se prépare au long silence de la nuit, la cloche fait encore entendre sa bruyante voix. Ecoutez : « O vous qui avez porté le poids du jour et de la chaleur, trêve à vos travaux ; pères de famille, regagnez votre foyer où vous attendent avec impatience votre épouse et vos enfants ; tous, venez prendre le repas du soir et réparer vos forces dans les bras d'un sommeil réparateur, » et ce disant, elle murmure une troisième fois à nos oreilles attendries. avec le souvenir du Dieu fait homme, le souvenir de l'ange qui annonça à la douce Vierge ce mystère béni : « *Angelus Domini nuntiavit Mariæ.* »

Lorsqu'arrive la fin de la semaine et de ses pénibles labeurs, la cloche se balance gaiement, vivement, rapidement, et annonce par ses joyeux carillons la solennité du dimanche. Prêtez l'oreille et écoutez son langage : « Chrétiens, chante-t-elle, réjouissez-vous et bénissez le Seigneur, car demain c'est le jour que le Seigneur a fait pour sa gloire, pour le salut de votre âme, pour le repos de votre corps ; demain vous êtes convoqués à l'église ; demain vous penserez au ciel, préparez-vous. » Et le lendemain, dès l'aurore, la cloche fait entendre aux fidèles sa grande prédication : « Souvenez-vous, nous dit-elle de sa voix suppliante autant que douce et maternelle, de sanctifier le jour du Seigneur. Laissez reposer aujourd'hui les instruments de votre travail quotidien. Revêtez-vous de vos habits de fête, et passez ce jour dans la prière et une sainte joie. »

Et pendant tout le saint jour du dimanche, prédicateur infatigable, la cloche fait entendre ses avertissements ; elle carillonne, elle se réjouit, à peine interrompt-elle de temps en temps son cantique de jubilation : « Voici l'heure du sacrifice, dit-elle aux fidèles, venez assister à l'oblation eucharistique ; Jésus-Christ va descendre sur l'autel. *Venite adoremus.* » Le soir : « Voici l'heure du chant des psaumes ; venez, mêlez vos louanges à celles de l'Eglise, venez entendre la parole de Dieu et Dieu vous bénira, venez, venez. » Et par ses tintements pieux, trois fois elle répète cet appel : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Chaque dimanche ramène ainsi ces accents religieux de la cloche.

De plus, aux jours de fête, elle rehausse l'éclat de nos solennités, elle embellit nos processions, elle réjouit et console nos jours de dévotion. La fête est-elle terminée, et les chants sacrés ont-ils pris fin ? la cloche résonne encore et fait entendre ses accents, comme pour se faire l'écho de nos voix, comme pour prier encore quand nous avons cessé de prier. Ne vous semble-t-il pas, m. f., que du haut du ciel les anges doivent écouter avec joie les cantiques de nos cloches qui chantent à l'envi et répètent avec eux cet éternel refrain : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées » ? Ah ! chrétiens, que cette voix de la cloche ne trouve jamais vos cœurs insensibles ; entendez toujours son appel et soyez heureux de venir adorer et prier le Seigneur dans son temple, les jours consacrés à sa gloire !

2. Mais les cloches n'ont point pour unique mission de glorifier le Seigneur et d'appeler les hommes à l'adoration et à la prière ; elles servent de plus de trait d'union aux familles et anges de la paroisse, leur voix puissante prêche à tous paix et concorde : « *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* » Voyez un peu.

Un enfant vient-il de naître dans la paroisse, vite l'heureux père voudrait dire à tous la bonne nouvelle : « *Hodie parvulus datus est nobis*. Un petit enfant nous est né aujourd'hui. » Mais voilà que la cloche, suppléant à son impuissance, s'ébranle et jette dans les airs ses joyeux carillons qui font tressaillir de joie la jeune mère et publient au loin l'arrivée de ce petit ange de la terre que le baptême vient de faire enfant de Dieu et candidat du ciel.

Cet enfant a grandi, voici luire l'un des plus beaux jours de la vie, celui de la Communion solennelle. La cloche, qui l'a appelé si souvent aux instructions du pasteur, sera de la fête aussi, et par ses brillantes volées elle fera savoir à tous qu'aujourd'hui le Dieu du ciel a quitté le tabernacle pour devenir le pain de sa créature. Et, dociles à cet appel, toutes les familles de la paroisse, les étrangers, amis du voisinage, quittent leur demeure pour venir prier dans le temple saint et s'associer à la joie générale.

Poursuivons et tournez avec moi un feuillet du livre de votre vie. Les années de l'adolescence ont passé comme des fleurs, bien vite est venu le jour où votre jeune fille ravissante de beauté et de

vertus, a senti s'éveiller dans son cœur un sentiment nouveau également partagé. C'en est fait, ô père, le cœur de votre enfant ne vous appartiendra plus tout entier ; prenez-en aussi votre parti, ô mère, et, plaçant la couronne d'oranger sur la tête de votre fille bien-aimée, pleurez, pleurez ce cœur qui vous échappe, du moins en partie. Dieu l'a ainsi voulu : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ; » et celle-ci quittera l'aile maternelle.

Qui dira, m. f., les sentiments de tristesse et de joie qui se pressent confusément dans le cœur du père et de la mère ? Qui publiera l'allégresse des fiancés et avertira le voisinage de la fête qui se passe chez vous ? La cloche, toujours la cloche, Par ses vibrations prolongées, elle chantera le bonheur des fiancés et convoquera la cité, le village à être témoin de leur bonheur au pied des autels et à prier pour leur félicité. Entendez la répéter, multiplier en quelque sorte à l'infini, dans les airs, jeter à tous les échos de la vallée ce double *oui* sacramentel versé des lèvres de nos enfants dans le calice de l'Eucharistie.

Du banquet nuptial au soir de la vie, l'espace est court et encore attristé par bien des jours de douleur et de deuil. Quelle est la famille assurée de passer de longues années sans connaître l'amertume des pleurs ? Voilà qu'un de ses membres est frappé par la maladie, déjà sur son lit de souffrance il entrevoit le moment de la séparation et semble voir s'approcher l'ange de la mort. Vite la cloche se balance, et par ses notes plaintives, ses gémissements entrecoupés, semblables aux pulsations du cœur d'un mourant, elle annonce à la paroisse l'agonie d'un des siens et réclame des prières en faveur de cette âme dont elle berce le dernier sommeil. Ainsi la cloche du baptême et du mariage devient le clairon précurseur du trépas. « *Orate, orate :* Priez, priez, nous dit-elle, car l'un des vôtres va passer de vie à trépas ! »

L'œuvre de la mort est faite. L'âme est retournée à son Créateur. Pendant que les parents et amis font éclater leur douleur longtemps contenue et versent des larmes sur ce corps glacé par la mort, la cloche fait sa partie lugubre dans ce concert de sanglots et de larmes et par son glas lent et monotone elle pleure à sa manière le départ de cette âme pour l'éternité ; elle annonce le moment de la mort, l'heure des funérailles, et, par ses coups lents et mesurés, elle marque une à une toutes les haltes de ce dernier voyage qui conduit le cadavre de sa demeure à l'église, et de l'église au cimetière ; et elle conjure tous les vivants d'intercéder en faveur de cette âme défunte : « *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* Donnez, Seigneur, à ce frère qui vient de nous quitter, le repos éternel après la fatigue de cette vie et faites luire à ses yeux la lumière éternelle du Paradis. »

Après avoir pleuré à vos funérailles, la cloche ne vous oubliera pas à l'anniversaire de votre mort et même après bien des anniversaires ; au nom de l'Eglise dont elle est la voix autorisée, elle rappellera votre mémoire aux vivants oublieux et vous gardera un souvenir fidèle en y mêlant l'espoir de la résurrection et de l'immortalité bienheureuse.

Ai-je besoin d'ajouter les services rendus par la cloche dans la vie sociale ? N'est-ce point elle qui, sentinelle attentive, sonne l'alarme, soit pour dissiper l'orage, soit pour repousser l'ennemi, prévenir ou arrêter l'incendie ou le débordement d'un fleuve ou d'une rivière et concentrer toutes les forces sur le point menacé ? N'est-ce point encore elle qui, au jour de la victoire, s'associe au triomphe de la patrie en chantant le *Te Deum,* comme, hélas ! elle pleure au jour de la défaite, soupirant l'hymne de la douleur et de la supplication : le *Miserere.*

N'avais-je pas raison de vous dire que la cloche était le prédicateur de Dieu, nous prêchant l'amour de nos devoirs à l'égard du ciel et de la terre et intervenant dans toutes nos relations avec Dieu, avec l'âme, la famille et la patrie : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

* *

Prêtons toujours, m. f., une oreille attentive à la voix des cloches, comprenons leur langage symbolique et profitons des leçons qu'elles nous donnent. Ne soyons pas de ces mécréants transfuges de la foi qui se plaignent d'entendre trop souvent leurs vibrations retentissantes. Est-ce que nous nous plaignons des sifflements stridents des locomotives et des mugissements prolongés des moteurs ? Nous acceptons les bruits qui montent de la terre pour nous rappeler que l'homme est condamné au travail ; comment ne pas accepter, ne pas écouter avec joie les bruits qui semblent descendre du ciel pour nous rappeler le repos après les fatigues, les récompenses éternelles après les peines et les misères de la vie présente ?

Cloches de l'église Saint-B., quand vous serez placées dans la tour qui vous attend, sonnez, sonnez librement, sonnez tous les jours à l'heure de notre réveil ; sonnez chaque dimanche pour nous appeler dans la maison du Seigneur. Qu'un enfant soit baptisé, qu'un infirme soit visité par Jésus-Christ, qu'un agonisant réclame des prières, qu'un défunt sollicite les honneurs de la sépulture et l'intercession des vivants, sonnez pour nous avertir, pour exciter en nous de saintes pensées. Retentissez toujours à nos oreilles comme les messagères de Dieu, proclamant : « Gloire à Dieu au ciel et paix aux hommes sur la terre ! » *Gloria in excelsis, etc.*

Et vous, ô mon Dieu, je vous en prie, jetez sur cette assemblée un regard de bonté et de miséricorde. Bénissez le pasteur dont la piété et le zèle entretiennent la ferveur au milieu de ce troupeau ; bénissez les prêtres qui ont prêté le concours de leur voix et de leur présence à cette solennité ; bénissez les personnes généreuses dont la noblesse du cœur est bien connue, qui ont sollicité l'honneur de faire les frais de cette fête paroissiale ; bénissez enfin le pays tout entier avec ses habitants ; qu'ils n'entendent jamais les cloches sonner le tocsin d'alarme ; et quand parfois elles tinteront le glas funèbre, que ce soit toujours pour annoncer qu'un nouvel élu vient d'entrer dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

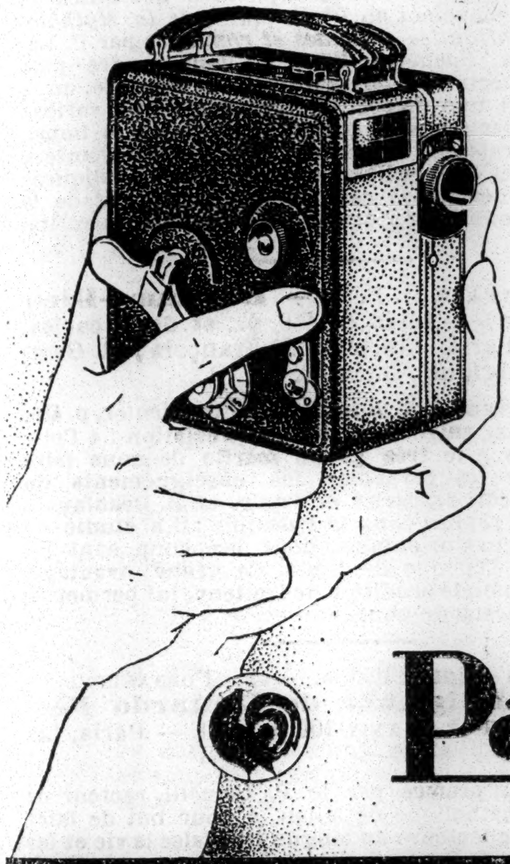
IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 augusti 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*



Conservez vivants et animés tous les événements importants de votre sacerdoce en les enregistrant avec la

MOTOCAMERA PATHÉ 9 m/m 5

Vous revivrez grâce à elle les scènes que vous-mêmes aurez tournées : baptêmes, premières communions, ordinations, processions, séances de patronages, sorties d'associations sportives ou de scouts, etc...

Vous pourrez réaliser facilement et à peu de frais des scènes destinées à la formation morale et religieuse de la jeunesse.

Instruire en intéressant, voilà ce que vous pourrez réaliser avec un appareil français : La MOTOCAMERA PATHÉ 9 m/m 5.

Pathé-Baby

Le Cinéma chez soi

Un film vierge PATHÉ 9 m/m 5, de 9 mètres environ, soit 1.100 images, ne coûte que **frs 8,35**

Caméra PATHE-BABY (à manivelle) obj. F. 1 : 3, 5. . . . **225** fr.
Motocaméra MONDIAL (automatique) obj. F. 1 : 3, 5. . . **650** fr.
Motocaméra LUX (automatique) obj. F. 1 : 3, 5 — F. 1 : 2, 5
-- F. 1 : 1, 8 depuis . . . **1050** fr.

Démonstration et vente chez tous les marchands d'articles photographiques.

RENSEIGNEMENTS :

Société Française du PATHÉ-BABY

20 bis, rue La Fayette, PARIS (9e).

Professeurs et élèves de philosophie trouveront ici une « somme » du stoïcisme. Texte français seul.

TACITE. *Histoires,* xxII-560 p., 15 f. — *Annales,* tome I : livres I à VI, xxII-516 p., 15 f. ; tome II : livres XI à XVI, 444 p , 15 fr. — Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit par Henri Bornecque. — Le *Tacite* de Burnouf, qui a paru de 1827 à 1833, passe à juste titre pour l'une des meilleures traductions du siècle dernier. Prise en soi et abstraction faite du texte, c'est. a dit l'homme de France qui connaît le mieux Tacite, M. Fabia, « une œuvre d'art remarquable, presque irréprochable. » Malheureusement Burnouf a travaillé sur des textes fautifs et souvent il interprète plus qu'il ne traduit. Il y avait donc lieu à de fréquentes retouches. M. Bornecque les a faites, en s'aidant d'un texte meilleur et des travaux les plus récents et les plus estimés. La traduction devenue plus sobre, écrite en un français rajeuni, a dépouillé ce que Burnouf avait souvent apporté d'enjolivements et ajouté d'élégances au style original. Bref, un maître corrigé par un maître. — A juste titre on a maintenu l'Introduction de Burnouf, qui est un morceau d'une belle tenue littéraire. On ne s'étonnera pas du vide entre le livre VI du tome Ier et le livre XI du tome II : on sait en effet que les livres intermédiaires ont disparu complètement. — En tête de chaque livre figure un sommaire qui facilitera les recherches.

JUVÉNAL et PERSE. *Œuvres,* traduction d'Henri Clouard, 338 p., 15 f. — Excellente édition des seize satires de celui qu'on considère à juste titre comme le père du genre et des six, plus platoniques, de Perse. Pour le premier, M. Clouard suit l'édition critique de Léo (1920) et se réfère aux récents et remarquables travaux de Pierre de Labriole et François Villeneuve (1921) ; pour le second il suit M. A. Cartault (1929). — Beaucoup à puiser pour l'histoire de la civilisation romaine, dont l'un et l'autre dénoncent les turpitudes morales et sociales. Portraits remarquables et qui n'ont pas cessé d'être actuels ; matière à des rapprochements fructueux en classe. Ne pas oublier que tous deux ont de cyniques hardiesses de mots, sinon de pensée. La traduction est fidèle, en général réaliste, sans être choquante. Ne pas mettre cependant entre les mains des élèves. — Notes explicatives et résumé de chaque satire, avec titre, en fin de volume.

PÉTRONE. *Le Satiricon, suivi des poésies attribuées à Pétrone et des fragments épars,* traduction de Maurice Rat, xxvIII-610 p., 18 f. — Introduction des plus importantes sur Pétrone, dont l'identité est vague et flottante et dont l'œuvre nous est arrivée mutilée et incertaine. M. Rat résume les travaux dont elle a été l'objet et montre tout spécialement la fortune qu'elle a connue en France, l'influence considérable, quoique souvent inavouée, qu'elle y a exercée et les imitations plus ou moins directes qu'elle a suscitées depuis les fabliaux jusqu'à Laurent Tailhade. Traduction fidèle, presque trop : le traducteur n'hésite pas devant le mot réaliste et précis. Il a par ailleurs des expressions pittoresques et justes qui sont des modèles de traduction. On en pourrait tirer, même à l'usage des classes, une série de scènes, de récits et de portraits, qui offrirait du monde romain une image autrement attrayante pour de jeunes esprits que celles qu'ils en peuvent prendre à travers les pâles anecdotes de Valère Maxime et de plusieurs autres historiens ou chroniqueurs. — Notes très abondantes (160 pages) et fort érudites, un peu trop expertes même sur la littérature érotique et pédérastique. Table analytique et index onomastique bien conçus. — En son genre très spécial, l'un des volumes les plus remarquables de la collection.

CORNELIUS NEPOS. *Œuvres,* traduction de Camille Vergniol avec introduction et notes de Maurice Rat, xIV-384 p., 15 f. — La mort a empêché le traducteur d'achever son œuvre. Reprise par M. Rat, celle-ci s'est enrichie d'une bonne notice et de notes abondantes (70 pages), d'ordre surtout historique (explication des allusions, précision des faits). On ne traduit plus guère la *Vie des grands capitaines* qui tenait jadis une grande place dans l'enseignement, et c'est dommage. Du moins, professeurs d'histoire et de littérature trouveront-ils ici la matière de lectures instructives sur les grands hommes de la Grèce et de Rome.

AULU-GELLE. *Les Nuits attiques,* tome I : livres I-V, traduction de Maurice Mignon, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, xxI-370 p., 15 f. — Compilation désordonnée, écrite entre 150 et 160 après Jésus-Christ, mais que son auteur a voulu rendre agréable. Mine inépuisable de renseignements et d'anecdotes sur les sujets les plus variés : langue, littérature, histoire, droit et archéologie, etc. Récit charmant, concis et vivant. Il suffira de feuilleter la table des matières ou de parcourir les titres des chapitres pour trouver d'excellents textes narratifs. Aux élèves des classes de lettres on fera traduire les discours de Favorinus, d'Atticus, de Taurus qu'Aulu-Gelle reconstitue à sa façon. — A signaler, dans l'introduction, une bonne étude sur les sources de l'écrivain.

SOPHOCLE. *Théâtre,* traduction par Robert Pignarre, professeur au lycée Janson-de Sailly, xvIII-442 p., 18 f. — Ce volume renferme tout ce qui subsiste de l'œuvre du grand tragique grec, sept tragédies complètes : *Ajax, Antigone, Electre, Œdipe Roi, Les Trachiniennes, Philoctète Œdipe à Colone,* et un drame satyrique, *Les Limiers,* sorte de farce sur un thème d'épopée. Le traducteur suit dans son travail le texte de Tournier, mais en adoptant sur plus d'un point les leçons de Jebb et de Masqueray (1922). Les notes se réfèrent ou renvoient au *Dictionnaire de la Mythologie et des Antiquités grecques et romaines* par P. Lavedan (Paris, Hachette, 1932). — Pour rendre plus sensible au lecteur la contexture de la tragédie, on a eu recours à une disposition typographique variée : les parties parlées sont traduites en prose et imprimées en caractères ordinaires ; les parties chantées sont traduites en vers libres et imprimées en italiques ; les parties déclamées avec l'accompagnement de la flûte sont traduites en prose, mais imprimées en italiques.

Ignace Beaufays, O. F. M. — **L'Homme-Dieu** (2e édition). — **In-12 de 460 p., et deux cartes, 25 f. — Paris, Librairie St-François ; et Gembloux (Belgique), Duculot.**

Nous avons annoncé la 1re édition l'an dernier, p. 480. Reproduisons, entre cent, une appréciation : « Cette *Vie de Jésus* a le très grand mérite de nous faire mieux saisir les paraboles, les enseignements du Maître, sa façon de parler et d'agir. Le P. Beaufays a fait un long séjour dans la Palestine ; il a étudié de près les mœurs orientales, dont beaucoup sont les mêmes qu'à l'époque de Jésus. Ce grand avantage, joint à la profonde érudition de l'auteur, lui permet de rapprocher Jésus de nous. »

« Apôtres d'aujourd'hui ». — A. Portaluppi. — **L'âme religieuse de Contardo Ferrini. — In-12 de** xxiv-200 **p., 12 f. — Paris, Lethielleux.**

Ce volume, préfacé par le P. Gemelli, recteur de l'Université catholique de Milan, a pour but de faire connaître aux lecteurs de langue française la vie et les hautes vertus de Contardo Ferrini, professeur de Droit romain, « qui a su magnifiquement concilier la sainteté de sa vie et la pureté de la foi avec les exigences scientifiques de l'Enseignement Supérieur. »

La vie d'un savant qui en même temps est un saint, est toujours pleine d'enseignements. Mais ici il y a un point très particulier qui touche à la situation politique des catholiques italiens (hors des Etats pontificaux) aux environs des années 1890-1895. On lira avec satisfaction — l'auteur a abordé la question avec infiniment de délicatesse — tout ce qui concerne l'attitude politique de Ferrini, gêné à coup sûr dans ses sentiments intimes par le *Non expedit,* et cependant toujours fidèle aux consignes du St-Siège.

L'Université catholique de Milan poursuit le procès de canonisation de Contardo Ferrini ; la biographie de Dom Portaluppi vient à son heure pour l'aider en cette tâche.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

TETRA

LOURDES VILLA SOULAGNET
22, Rte de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

FALCE doreurs, quai du Pont-Neuf, 50, TOURS, pr diocèses Ouest-Sud ; à THIEUX, S.-et-M., pr Est-Nord. Dor. argent Objets du Culte.

LOURDES
POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS
ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO TARBES 4204
MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et 38, Rue de Livarot, à
LISIEUX

LE
CAFÉ MARTIN
Dépôts
Paris, Banlieue, Province
Paris, Banlieue { les 250 grs 4 fr. 40
Province { les » 4 fr. 60

Le **"Café Martin"**
ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

COFFRES-FORTS **BAUCHE** 93, rue de Richelieu PARIS
Catalogue franco

ATTENTION !
Messieurs les Curés,
Les appareils de sonnerie électrique de cloches sont de puissants perturbateurs de la T. S. F.
La loi du 31 mars 1933 vous oblige à munir votre installation d'appareils anti-parasites et cela avant le 1er octobre prochain.
Songez donc à vous mettre en règle avec les prescriptions et adressez-vous à cet effet en toute confiance à :
Jean BACH, ingénieur,
11, rue St-Symphorien,
METZ (Moselle)
qui, seul, peut vous fournir l'appareillage nécessaire et vous garantir la suppression absolue des parasites.

MAX INGRAND
8, PASSAGE TENAILLE - PARIS (14e)
a réalisé les
VITRAUX
DE L'ÉGLISE SAINTE-AGNÈS A ALFORT

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresr corresp.ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Arthritiques
pour préparer votre **EAU ALCALINE**
n'employez que le
SEL VICHY-ETAT
qui lessive les REINS, l'ESTOMAC et l'INTESTIN
et élimine l'ACIDE URIQUE
un sachet pour 1 litre d'eau
Le paquet de 3 sachets **1.05**
Toutes Pharmacies